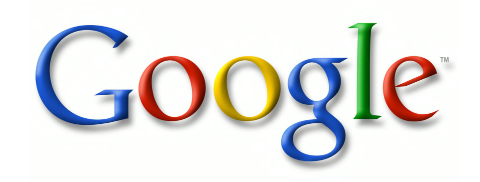
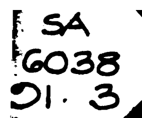
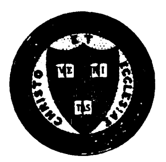
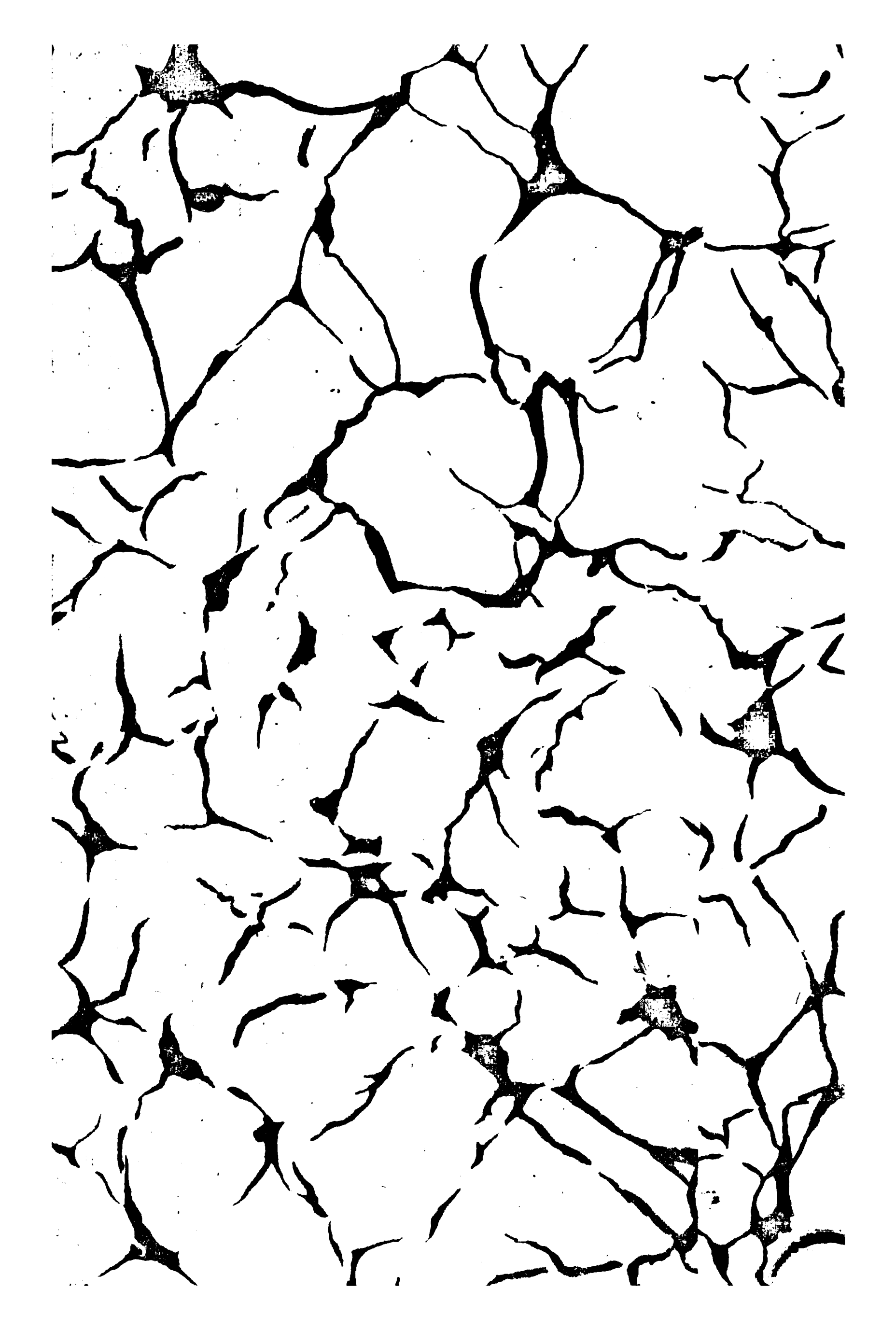



SA
6038
91.3





LE BRÉSIL VIVANT

PAR

LUIZ DE CASTRO

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(SOCIÉTÉ ANONYME)
33, RUE DE SEINE, 33
1891

LE

BRÉSIL VIVANT

fond vous êtes trop bons pour vouloir retrancher la vie à quelqu'un qui l'aime tant.

Je sais encore que vous m'accuserez d'un manque absolu de patriotisme, et que vous direz que je suis un pédant d'écrire en une langue qui n'est pas la mienne, mais que tout le monde connaît, des choses que j'aurais pu écrire en portugais, que peu de gens savent.

Je sais de plus que vous ne vous priverez pas du plaisir de me démentir, en affirmant que dans mon livre il n'y a de vrai que les parties où je fais votre éloge, et que je ne suis qu'un mauvais évrivain sans renommée qui veut attirer l'attention sur lui, coûte que coûte.

Je sais tout cela, et cependant je publie ces pages et, qui plus est, je vous les dédie.

Pourquoi?

Parce que je suis convaincu de rendre service à mon pays.

Vous souriez? Vous dites que je me moque de vous?

Voyons, mes très chers compatriotes, raisonnons un peu de sang-froid, voulez-vous?

Si je n'avais fait que votre éloge, si j'avais dit seulement que nous sommes le plus grand peuple de l'univers, que nous avons toutes les qualités et rien que des qualités, que chez nous tout marche admirablement, et que ceux qui veulent trouver le dernier mot du progrès n'ont qu'à aller à Rio de Janeiro, m'aurait-on cru? m'aurait-on pris au sérieux? On ne se serait pas gêné pour m'appeler blagueur, et avec raison.

Et puis, j'ai le mensonge en horreur. Je sais parfaitement qu'on ne doit pas toujours dire la vérité, mais je sais aussi qu'il ne faut pas la cacher entièrement.

A cela vous me répondrez, que, dans ce cas, j'aurais dû me taire et ne pas écrire.

Fort bien.

Mais alors, dites-moi, pourquoi me suis-je fait écrivain, mauvais écrivain, tant que vous voudrez, mais en somme écrivain? Ce n'est

certes pas pour tirer le cordon ou planter des choux.

Suis-je donc si criminel d'avoir écrit ce petit livre? Doit-on pour cela me dire des sottises? Ai-je exagéré ou fait une œuvre de scandale?

Vous savez bien que non. Loin d'exagérer, j'ai au contraire adouci la vérité. J'ai même omis quelques détails. Je n'ai pas parlé de certaines petites maisons basses qui pullulent dans la ville... vous me comprenez, n'est-ce pas?

J'ai avancé tantôt que j'ai rendu un service à mon pays en écrivant ce livre, et là-dessus vous vous êtes mis à rire.

Écoutez-moi d'abord, vous rirez ensuite, et je vous assure que vous ne perdrez rien pour attendre.

En montrant mon pays tel qu'il est, en faisant voir ses défauts aussi bien que ses qualités, j'ai tout simplement accompli une œuvre tellement belle et utile (il faut bien se rendre justice à soi-même, sans quoi les

autres n'y songeraient pas), que si vous ne m'élevez pas une statue tout de suite, c'est que vous n'êtes que des ingrats. Ma franchise va, en effet, donner à beaucoup de gens l'idée d'aller chez vous, et je vais vous dire pourquoi.

Si j'avais écrit : « Au Brésil tout est parfait, et rien ne manque !» personne ne se serait dérangé pour y aller, j'entends les gens qui ont besoin de gagner leur vie, et ils sont bien plus nombreux que ceux qui vivent de leurs rentes. Les ingénieurs, les machinistes, les commerçants de toutes sortes, voire même les cuisiniers, seraient restés chez eux ou iraient ailleurs. Les capitalistes eux-mêmes, qui ont de l'argent à placer, ne l'auraient pas envoyé au Brésil.

Tandis qu'en avouant carrément qu'il y a encore chez nous beaucoup de choses à faire, des industries à créer, des chemins de fer à construire, des fabriques à monter, etc., etc.; en ayant la franchise de montrer ce qui nous manque, eh bien ! tout le monde va vouloir.

emigrer au Brésil, puisqu'on voit qu'il y a de l'argent à y gagner ; et vous savez aussi bien que moi, que ce mot « argent » fait venir l'eau à la bouche.

La vieille Europe lutte avec des difficultés sans nombre ; tout le monde se plaint. Eh bien ! je dis à tout le monde : « Allez au Brésil et vous ne perdrez pas votre temps ! »

Je ne suis pas ambitieux : quand mon livre n'aurait servi qu'à vous envoyer quelques bons cordons bleus, je serais satisfait. Car, entre nous, on mange horriblement mal dans notre pays. Nous avons des restaurants qui nous empoisonnent, et des cuisinières qui font des sauces ayant une ressemblance frappante avec la colle-forte.

Moi, je me range à l'opinion de ceux qui prétendent que pour bien se porter, il faut bien manger et bien boire. Or, ce n'est pas précisément le cas chez nous, et je voudrais bien vous envoyer des cordons bleus.

Vous persistez à rire ?

Eh bien ! tant mieux : je suis sauvé et j'ai

atteint mon but, car j'avoue que j'aurais été désolé de vous voir faire la moue.

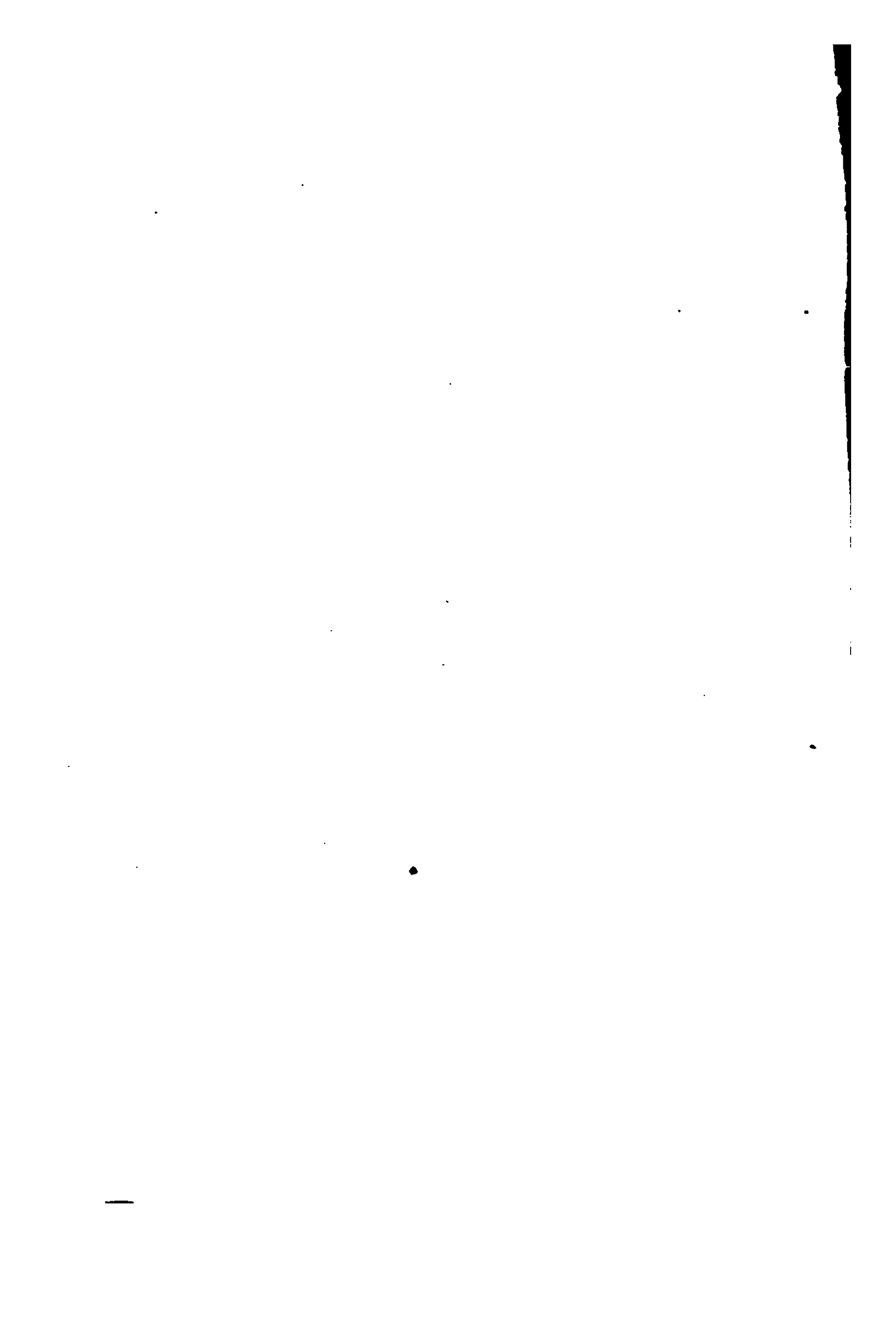
Allons, mes très-chers compatriotes, riez, c'est ce que vous aurez de mieux à faire. Se fâcher parce que j'ai écrit ce méchant petit livre, ce serait du plus mauvais goût et d'un effet déplorable.

Vous êtes des gens d'esprit, n'est-ce pas ?

Eh bien! riez bien, achetez mon livre lisez-le, et embrassons-nous.

LUIZ DE CASTRO







LE BRÉSIL VIVANT

I

DU BRÉSIL EN GÉNÉRAL. — SES RESSOURCES. SA CIVILISATION

Je ne connais pas de meilleur moyen pour attirer l'attention sur un pays lointain et peu connu, qu'une bonne révolution, surtout quand on a l'esprit de la faire d'une façon originale et inédite. Sous ce rapport, le Brésil peut se vanter de ne céder le pas à nulle autre nation.

Mon pays a, en effet, inventé une formule toute nouvelle pour changer brusquement, dans l'espace de quelques heures, la

forme d'un gouvernement; et sa formule est d'autant plus extraordinaire qu'elle ne comporte ni troubles, ni coups de fusil, ni effusion de sang.

La voici dans toute sa simplicité : 1° prendre 500 hommes, les faire marcher au-devant de sept ministres qu'on a le soin de renverser; 2° une fois cela terminé, crier sans crainte : «Vive la République!», et 3° comme *bouquet*, envoyer son monarque ailleurs, sans tambour ni trompette.

La formule, on le voit, est si facile à suivre qu'aucun pays n'a jamais songé à l'employer. Dire qu'il aura fallu que le Brésil la découvrît!

Aussi quelle surprise, quelle stupeur! Partout on avait peine à croire le télégraphe. Les uns trouvaient cela beau, magnifique, sublime; d'autres haussaient les épaules avec dédain et se moquaient de cette révolution à l'eau de rose, de ce coup de foudre lancé par un Jupiter au tonnerre en zinc. Tant il est vrai que, quoi qu'on

fasse, on n'arrivera jamais à contenter tout le monde!

Si on voulait me permettre de dire mon sentiment là-dessus, et, en ma qualité de *citoyen* brésilien (oh! la belle rime!) j'en ai un peu le droit, j'avouerais sans fausse honte que la formule ne me plaît guère; car, quand on a un peu de sang dans les veines et une opinion arrêtée, on ne fait pas de révolution d'une façon aussi... comment dirai-je? mettons: inédite, pour ne contrarier personne, et surtout pour ne pas trop encourir la colère de mes chers compatriotes.

Dans tous les cas, moi, je me réjouis d'une chose: c'est de voir que, depuis le 15 novembre 1889, on parle beaucoup du Brésil, et franchement il en avait bien besoin. Qu'on en dise du bien ou du mal, là n'est pas la question. Qu'on en dise quelque chose, voilà le principal.

Quoique très grand (8,337,218 kilomètres carrés, s'il vous plaît), mon pays n'avait

pu encore occuper d'une manière sérieuse l'attention de la vieille Europe. Mes amis les Français ne le connaissaient, il y a quelques années, que très vaguement. Ils savaient que chez nous il y avait des nègres, des singes et aussi une demi-douzaine de blancs... d'une couleur douteuse. Ils croyaient, d'ailleurs de la meilleure bonne foi du monde, que nous étions tous comme ce fameux Brésilien de la pièce de Meilhac et Halévy, portant des bijoux même aux doigts des pieds, étalant ses gros diamants, s'habillant d'une façon grotesque et chantant à tue-tête une ronde qui a eu les honneurs de la célébrité. Par bonheur, l'abolition de l'esclavage est venue changer un peu ces idées et ouvrir les yeux des Européens. Elle a été faite avec tant d'éclat, qu'on n'a pas pu s'empêcher de dire : « Tiens! ils ne sont pas aussi sauvages que çà, les Brésiliens ! »

Non, nous ne sommes pas des sauvages, tant s'en faut! Il en reste encore, il est vrai,

dans les forêts, et peut-être même en trouve-t-on quelques-uns dans les villes. Mais n'en trouve-t-on pas aussi à Paris? Ils s'habillent différemment et ont un certain vernis de civilisation; mais ce ne sont pas moins des sauvages.

Nous, des sauvages! Quand nous avons le chemin de fer, le télégraphe, le téléphone et même un Institut Pasteur! Quand nous avons applaudi Sarah Bernhardt et Coquelin aîné! Quand nous dévorons tous les romans de Georges Ohnet!

Le Brésil commence donc à être connu comme il le mérite; car on comprend maintenant quel immense avenir il a devant lui; et je crois même qu'on craint moins la fièvre jaune.

La fièvre jaune! Nous a-t-elle fait assez de tort! Combien de bêtises n'a-t-on pas dites et écrites sur elle! Certainement, on en meurt... quelquefois. Mais connaissez-vous un pays où l'on vive éternellement et où il n'y ait pas de maladies?

Et puis, avec la manie qu'on a de généraliser toutes choses, quand on parle du Brésil, on ajoute : fièvre jaune, comme si elle régnait partout! Il y a des provinces entières où elle n'a jamais pénétré, et là où elle existe, on n'a qu'à prendre ses précautions.....

Si la fièvre jaune a fait tant de victimes parmi les étrangers, la faute en est un peu à ceux-ci. Au lieu de choisir la meilleure époque pour aller, par exemple, à Rio de Janeiro, on y arrive justement en pleine chaleur et on y mène la même vie qu'en Europe. Double erreur! En choisissant le moment opportun pour s'embarquer et avec un peu d'hygiène, on est presque sûr d'échapper à cette maudite fièvre jaune, dont on parle avec tant de frayeur et qui, en somme, est loin de faire les mêmes ravages que le choléra.

Puis, nous ne sommes plus au temps où la traversée était chose pénible. Grâce au génie de l'homme, les paquebots modernes

offrent tout le confortable et font le voyage rapidement. La concurrence est même venue s'établir, et aujourd'hui on a l'embarras du choix. Compagnies françaises, anglaises, allemandes, italiennes, belges, c'est à qui offrira le plus d'avantages à ceux qui s'embarquent pour le nouveau monde chercher travail et fortune; et ils sont nombreux. Tout émigre maintenant vers ces contrées, hommes et argent.

Une chose nous fait aussi du tort : l'erreur dans laquelle on est qu'au Brésil la chaleur est insupportable, quand la vérité est qu'on trouve là-bas toutes les températures. On n'a qu'à consulter un atlas pour voir que le Brésil s'étend, en effet, pour parler comme les savants, depuis 5° 10' de latitude nord jusqu'à 33° 45' sud. Il y a des régions où le thermomètre monte à 39 degrés; il y en a où il descend à 2 degrés au-dessous de zéro. Vous voyez qu'on peut choisir une moyenne. Rien de plus commode, n'est-ce pas?

Et que vous dirai-je des richesses extraordinaires, mais néanmoins véritables, que mon pays renferme dans son sein et hors de lui? Les mines de diamants, d'or, de fer, de plomb, de cuivre! Les forêts innombrables, où le bois est si beau et si abondant! Les fleuves aux eaux rapides!

Et puis, combien d'industries à créer, de chemins de fer à construire, de canaux à creuser, de routes à ouvrir, de fabriques à monter?

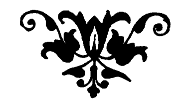
Je ne parle pas du café qui jusqu'ici a été le principal produit du Brésil et a enrichi bien des gens, car malheureusement on a trop cultivé de café et abandonné le reste.

Mais je m'aperçois, peut-être un peu tard, que je suis en train de faire le boniment pour mon pays, comme les histrions de la foire de Neuilly pour la femme colosse ou la tête qui parle.

Il est temps de m'arrêter sur cette voie dangereuse, car je finirais par me rendre

invraisemblable, et tout écrivain, si modeste qu'il soit (comme moi, par exemple), tient à ce que le lecteur ajoute foi à ce qu'il lui fait avaler. N'exagérons donc pas la dose pour ne pas rendre malade le lecteur, et maintenant que nous avons dit quelques mots sur le Brésil, parlons un peu du Brésilien.

Si le sujet vous intéresse, veuillez tourner la page.





II

LE BRÉSILIEN. — SON CARACTÈRE, SES QUALITÉS ET SES DÉFAUTS

Il est malaisé de définir un type. On croit saisir les traits généraux qui sont communs à tous les individus de ce type, et ce sont les traits de quelques-uns qu'on décrit. C'est là un danger qu'on n'évite pas toujours, et j'avoue ne pas être très sûr de l'éviter.

Il me semble entendre déjà mes compatriotes s'écrier que je les calomnie, et quand par hasard il leur arrive de pousser les hauts cris, ils font plus de bruit qu'aucun autre peuple au monde.

Au fond, j'ai toujours eu pour principe qu'ici-bas il faut être un peu philosophe et ne pas trop se préoccuper du qu'en dira t-on. Cependant, cette fois, je crains d'ameuter contre ma personne tous ceux de mes compatriotes qui ne savent pas prendre la chose du bon côté, et Dieu sait s'ils sont nombreux! Ayons tout de même du courage, d'autant plus qu'en ce moment une grande distance nous sépare; car je ne compte pas les Brésiliens qui sont à Paris : ceux-ci ont trop d'esprit pour se fâcher. Ils seront même les premiers à me donner raison.

Le Brésilien est peu patriote; on pourrait presque affirmer qu'il ne l'est pas du tout. Le mot *chauvinisme* n'a pas de signification pour nous, car nous sommes trop jeunes et notre histoire est trop simple pour que l'amour de la patrie ait pris racine dans nos cœurs. Excepté la guerre du Paraguay, où nous avons fait preuve d'un courage héroïque en nous battant comme de vrais

lions, jamais aucune lutte avec l'étranger n'est venue troubler la paix dans laquelle nous avons toujours vécu jusqu'ici. N'ayant pas été élevés à l'école du malheur, nous n'avons pas pu apprendre à aimer notre pays.

Aussi qu'en est-il résulté ? C'est que tout ce qui vient de l'étranger est par cela même bon; tout ce qui se fait chez nous ne vaut rien, ou à peu près. Nous avons un malin plaisir à *débiner* nos industries, qui, il est vrai, ne sont pas encore nombreuses, mais qu'il serait de notre devoir d'encourager. Selon nous, on ne travaille bien qu'à l'étranger, surtout à Paris. Faites, par exemple, un chapeau, mettez-y une étiquette parisienne, vous le vendrez ce que vous voudrez. Mais si vous avez le malheur d'avouer que le chapeau a été fabriqué au Brésil, il ne vaudra absolument rien. Et dire que l'étranger ne nous envoie, en général, que de la camelote!

Le Brésilien est aussi indolent et, ce qui en

est la conséquence logique, indifférent. Nous nous laissons aller, nous nous laissons vivre. Qu'on ne nous dérange pas, c'est tout ce que nous demandons. Cette indifférence va même parfois si loin que, pendant une émeute assez sérieuse qu'il y a eu à Rio de Janeiro entre la police et la marine, j'ai vu des gens rester tranquillement au coin d'une rue regardant les balles se croiser devant eux, comme s'ils étaient au théâtre un soir de drame militaire.

Doit-on nous faire un reproche de cette indifférence? Non, car elle n'est que le résultat du climat. Dans tous les pays chauds, on constate ce manque d'énergie. Et cela est si vrai qu'à Saint-Paul, qui pourtant n'est éloigné de la province de Rio que de 758 kilomètres, cette indolence disparaît. Les Paulistes sont, en effet, des gens actifs, remuants et entreprenants. C'est qu'ils jouissent d'une température fraîche.

Cependant je dois conserver ce trait de caractère au Brésilien en général, car il

domine chez nous, la zone torride étant plus étendue que la zone tempérée.

Quand il sort de cette apathie à l'occasion d'un fait qui le passionne, le Brésilien est capable des plus grands enthousiasmes. Il se livre alors avec toute sa fougue méridionale, il se porte à tous les excès. Il fallait le voir le jour à jamais glorieux de l'abolition de l'esclavage; il fallait entendre ces cris d'allégresse, cette joie qui transbordait de son cœur et qui se manifestait sous toutes les formes; il fallait assister à ce spectacle vraiment grandiose et unique d'un peuple accomplissant, au milieu du contentement de tous, un acte qui avait coûté des guerres civiles et bien du sang à tous les autres peuples. Ces moments-là rachètent bien des fautes, bien des erreurs.

L'artiste de génie a aussi le don de passionner le Brésilien et de lui faire commettre toutes les folies. Les acteurs et les actrices de renommée qui sont venus nous visiter gardent un charmant souvenir du

temps qu'ils ont passé au milieu de nous. Ils sont les premiers à reconnaître que nulle part ils n'ont été l'objet de tant d'enthousiasme, de tant de preuves de sympathie. C'est que, quand un artiste nous plaît, nous savons le fêter et lui montrer la haute estime dans laquelle nous tenons son talent. Il y a parfois, je le sais, un peu d'exagération dans ces démonstrations; nous semblons même ridicules aux yeux de l'étranger. Mais l'intention est si bonne, l'élan si sincère et si généreux, qu'il serait injuste de nous tenir trop de rigueur. C'est le sang méridional qui veut ces enthousiasmes, exagérés pour d'autres d'un tempérament plus froid.

Malheureusement l'oubli suit de près ces enthousiasmes momentanés. L'émotion est sincère, mais elle passe vite. Nous retombons dans l'indifférence habituelle, et il y a là je ne sais quel manque de reconnaissance pour les moments de joie par lesquels nous avons passé. Le Brésilien a, d'ailleurs, ceci

de commun avec tous les peuples méridionaux qu'il ne sait pas persister dans ses sentiments. Nous ne savons pas haïr longtemps, pas plus que nous ne pouvons conserver l'amitié : l'un et l'autre s'oublient vite chez nous. On ne peut pas dire que ce soit tout à fait de l'ingratitude, ni un défaut de caractère : c'est plutôt le résultat de notre tempérament, fait de brusques revirements.

Un trait saillant chez le Brésilien c'est son caractère profondément démocratique. Il serre la main à tout le monde. Que ce soit un blanc ou un noir, pour lui c'est tout comme.

Nous ne connaissons pas la séparation de castes, et tandis que dans les provinces du nord des États-Unis l'homme de couleur est obligé de vivre dans certains hôtels et a sa place à part en chemin de fer et au théâtre, chez nous il est reçu partout et nous coudoie à chaque instant.

Étant démocrate, le Brésilien a la pose

en horreur et n'aime pas l'étiquette. Si vous venez lui rendre visite au moment de son dîner, il vous fera entrer aussitôt et vous invitera sans façon à partager son repas. Tout cela de la manière la plus franche, la plus simple et la plus cordiale. Pour peu que vous soyez étranger et que vous ayez une lettre de recommandation pour lui, il se mettra en quatre pour vous être agréable, vous mènera partout, vous racontera tout et vous présentera à tout le monde. Pas une maison ne vous restera fermée, et vous serez fort embarrassé de vous rendre à toutes les invitations qu'on vous fera.

Par contre, le Brésilien a un défaut, qu'il partage d'ailleurs avec d'autres peuples latins : il est mauvaise langue. Pour lui, rien de plus agréable que de *potiner* sur le prochain. Aussi s'en donne-t-il à cœur joie et passe-t-il son temps à s'occuper de la vie du voisin. Grâce à ce défaut, ou à ce travers, si vous aimez mieux, on sait tout ce

qu'on devrait ignorer et même ce qui n'a jamais existé; car, si dans tout potin il y a un grain de vérité, il y a aussi beaucoup de faux.

Passe encore de potiner chez nous; mais le pis c'est que le Brésilien, quand il voyage, a le soin d'emporter sa langue avec lui, et fût-il chez les Lapons, il suffit de trois Brésiliens pour que deux disent du mal du troisième. La température n'y fait rien : il n'y a pas de froid qui congèle sa langue.

N'allez pas en conclure que le Brésilien soit méchant. Loin de là! Il est, au contraire, une bonne pâte, pour me servir d'une expression vulgaire. S'il dit du mal du prochain, c'est par une habitude dont il ne peut se défaire, car le fond de sa nature est excellent; et, loin de mériter l'épithète de méchant, il serait peut-être plus équitable et plus vrai de dire que sa mauvaise langue n'a d'égale que sa naïveté. Naïf et gobeur, voilà le Brésilien, voilà du reste tous les peuples méridionaux.

C'est aussi des peuples du Midi qu'il tient sa verbosité. Le Brésilien est passionné pour les discours. Il profite des moindres occasions pour prononcer une harangue, il adore parler, quitte à ne pas croire un mot de ce qu'il dit. Si nous avions un service de statistique, je crois qu'il serait difficile de relever le nombre de manifestations qu'on organise chez nous, avec le portrait à l'huile et le verre de champagne obligatoires, rien que pour le plaisir d'avoir à prendre la parole pour ne la lâcher que le plus tard possible. Le balcon d'un journal, la loge d'un théâtre, le fauteuil de la Chambre, le salon d'un particulier, la chaise d'un restaurant, le pavé de la rue, tout est mis à profit pour dire des mots et haranguer les populations ébahies. On harangue le ministre, le sénateur, le député; on harangue le journaliste, le littérateur, le poète et l'acteur; on harangue le militaire; on harangue l'étranger; on harangue tout le monde; et, comme si ce n'était pas assez

on prend dans tous les coins de rue des individus à qui l'on trouve un talent quelconque, rien que pour le plaisir de les haranguer. Aussi, si vous demandez à un Brésilien sincère ce qui abonde le plus au Brésil, il vous répondra aussitôt: «Les hommes de talent!» Banquets, manifestations privées et publiques, portraits à l'huile, fêtes à tout propos et hors propos, meetings, matinées dans les théâtres, c'est une série ininterrompue... et les discours se suivent et se ressemblent tous. L'orateur est applaudi, choyé, porté en triomphe: on boit ses paroles, on est suspendu à ses lèvres... Le discours fini, la manifestation terminée, ce feu de paille s'éteint, cet enthousiasme disparaît, et à la sortie tout le monde s'écrie : «Quel imbécile!»

J'allais m'arrêter ici, en ayant déjà trop dit, quand il m'est revenu à la mémoire que j'avais une erreur à réparer. Réparons-la donc.

Il s'est établi à Paris une légende sur le Brésilien, dans laquelle, comme d'ailleurs dans toutes les légendes, le faux l'emporte sur le vrai. On se figure, peut-être moins maintenant, que nous sommes tous couverts de diamants et que nous nous habillons d'une façon par trop voyante et de mauvais goût. C'est même pour nous, si la mémoire ne me fait pas défaut, qu'on a inventé le mot *rastaquouère*, qui, avec le temps, a pris un sens peu flatteur pour nous.

Je ne veux pas nier qu'il n'y ait des Brésiliens avec « trop de bagues aux doigts, trop de vernis aux bottines, trop de quatre chevaux, trop de tout ». Du reste, chez tous les peuples, on trouve des gens de mauvais goût, et il y a même beaucoup de Parisiens qui, à ce compte, mériteraient eux aussi le nom de *rasta*. Mais, en général, nous nous habillons simplement et n'y mettons pas tant de coquetterie. Nous sommes même un peu relâchés dans notre mise; il y a une sorte de laisser-aller dans

notre toilette, aussi bien que dans notre démarche.

Le *vrai* Brésilien, c'est-à-dire celui qui ne veut rien savoir des caprices de la mode, s'habille régulièrement d'un pantalon et d'un gilet blancs, d'une redingote ou d'une jaquette noire, et d'un chapeau haut de forme. Celui qui est assez intelligent pour se dire que, dans un climat chaud, il faut des vêtements *ad hoc* et se moque du *qu'en-dira-t-on*, celui-là ne se contente pas du pantalon et du gilet blancs : il y ajoute un veston blanc et un chapeau de paille, et ma foi ! il a raison.

Quant au jeune homme qui veut faire du *chic*, il suit pas à pas la mode de Paris. Si étouffante que soit la chaleur, vous le verrez tiré à quatre épingles. Pour rien au monde, il ne mettrait un pantalon blanc : ce n'est pas distingué. C'est bête, si l'on veut, mais moi-même je n'en mets jamais. Il est vrai que je ne me considère pas plus intelligent pour cela.

Je vous ai décrit le Brésilien, ou plutôt j'ai essayé de le décrire. Maintenant, à vous de conclure. Si vous êtes juste, vous vous direz que, tout bien pesé, le Brésilien est un être moins méchant qu'un autre et très agréable à fréquenter. Peut-être ne vous paraîtra-t-il pas assez *fin de siècle*. Mais je ne crois pas qu'on doive lui en faire un reproche, car ce mot-là signifie : tout faire, sans croire à rien.





III

ASPECT GÉNÉRAL DE RIO JANEIRO

A présent, si vous le voulez bien, allons jusqu'à Bordeaux, embarquons-nous sur un de ces magnifiques bateaux des *Messageries Maritimes*, et en route pour Rio Janeiro. Vous ne regretterez pas le voyage, je vous assure.

On est si bien à bord... quand on n'a pas le mal de mer! Avec des compagnons agréables, la traversée est charmante. On chante, on rit, on joue et surtout on dit du mal du prochain... quoi de plus délicieux? Si vous êtes quelque peu poète, vous vous

extasierez devant cette mer uniformément bleue et, en général, aussi tranquille que les eaux d'un lac. Puis, une fois passé l'équateur, vous admirerez ce ciel sans pareil, criblé d'étoiles. Au bout de seize à dix-sept jours, qui vous paraîtront ou trop longs ou trop courts, selon votre tempérament, vos habitudes et la vie que vous aurez menée à bord, vous serez devant la ville de Rio, et à vos yeux éblouis se déroulera le panorama le plus merveilleux qui soit au monde.

Ceux qui n'ont pas vu la baie de Rio, le matin, quand le soleil, se levant à l'horizon, réveille la nature endormie et lui rend la vie un instant enlevée, ne peuvent pas avoir une idée exacte du grandiose. Rien ne saurait traduire l'impression qu'on ressent en face de ce tableau, où le Créateur s'est plu à prodiguer toutes ses merveilles. Vous aurez beau parcourir le monde; nulle part il ne vous sera donné de rencontrer quelque chose d'approchant. Tournez les yeux dans n'importe quel sens: partout vous trou-

verez à admirer. Voici le *Pain de Sucre* à la forme bizarre; là, c'est le *Corcovado* (le Bossu) qu'on gravissait autrefois à cheval et qui maintenant est desservi par un chemin de fer à crémaillère, tout comme une montagne de la Suisse; dans le lointain et sur une hauteur, cette admirable forêt de la Tijuca, aux allées ombragées et aussi propres que le parquet d'une maison. De quelque côté qu'on se tourne, on se trouve entouré de montagnes : c'est la vraie nature, la nature sauvage et dans sa splendeur virginale. Si grand que soit le génie de l'homme, si merveilleuses que soient ses découvertes, il ne saurait créer rien d'aussi beau, d'aussi harmonieux, d'aussi imposant. On se sent petit à la vue d'un semblable spectacle.

Malheureusement, après avoir marché sur les brisées de Bædecker, je dois vous arracher à la contemplation de toutes ces merveilles et vous conduire dans la ville. Quel contraste! Quel coup de baguette!

Tout à l'heure, nous admirions; maintenant, nous sommes forcés de critiquer.

La ville de Rio proprement dite n'a, en effet, rien de séduisant. Les rues étroites, mal pavées, remplies de trous et d'ornières, sales pour la plupart; les maisons basses, sans architecture, ni goût, construites à la diable, et d'un ton un peu criard; les hommes en manches de chemise devant la porte des magasins et portant des pantoufles qu'ils ne quittent que le dimanche pour aller, en bottines vernies, faire un tour de promenade dans les environs ou même par la ville; les voitures traînées par des mulets minuscules, mais trottant vite; ce pêle-mêle de noirs, de blancs et même de jaunes; cette odeur de viande sèche, d'huile et de lard qui se dégage de chez les marchands; ces tavernes de dixième ordre, où la malpropreté est de rigueur et où les mouches s'en donnent à cœur joie et livrent au consommateur un combat acharné; tout cela, il faut bien l'avouer, n'a rien d'at-

trayant pour un étranger fraîchement débarqué et qui, du bord, s'était fait une idée tout autre de la ville.

Ne croyez pas le tableau exagéré. J'ai, au contraire, adouci les couleurs. Sinon, oyez ceci : c'est un article d'un journal de Rio.

« L'étranger qui arrive à Rio Janeiro, après avoir admiré les beautés naturelles, qui non seulement existent, mais encore abondent dans toute la vaste enceinte occupée par notre capitale ; après avoir visité un à un le petit nombre d'édifices qui se trouvent mal arrangés dans la ville, sent évidemment le manque de ventilation, d'avenues où l'air et la lumière puissent pénétrer largement, bâties selon les règles de l'architecture, tracées d'accord avec le bon goût et les moindres lois de l'hygiène.

« En voyant cet ensemble de ruelles mal disposées, de montées détériorées, de baraques à la chaux et au ciment, monotones, lourdes, tristes, déplaisantes, on se

demande vraiment si cette ville est habitée par des hommes de cœur et d'intelligence, d'esprit élevé, de conceptions hardies, capables d'apprécier et d'admirer le beau, tellement répugnant est le spectacle qu'offre à tous, en ce qui concerne l'œuvre humaine, la capitale du Brésil.

« Sans aucun doute, il y a et il y a eu d'innombrables projets d'assainissement, d'embellissement, d'améliorations, enfin, de l'état rudimentaire et anachronique que ce village, honoré du privilège de capitale, a exhibé aux yeux du monde. Sans doute, depuis 1822, on a organisé un tas de compagnies, de syndicats, d'entreprises, qui, visant des gains sûrs et un but déterminé, arrangent une rue par ci, une ruelle par là, une avenue grotesque plus loin.

« Cependant, vu la nature élevée de la capitale d'un pays riche, puissant par le territoire, grand par les éléments naturels qui lui donnent de l'éclat, ce n'est pas là le moyen le plus convenable, le plus pratique,

le plus fécond en résultats pour l'agrandissement matériel d'une capitale.

«Si le peuple n'était pas, comme il est, absolument indifférent au beau, au grandiose, l'aspect de Rio aurait déjà changé. Mais nous sommes déjà habitués à voir le peuple supporter tant de choses, se soumettre à tant d'impositions, manger mal, se servir de moyens détestables de transport, ne pas discuter les conditions de vie, se contenter de tout, pourvu qu'il ne se fâche pas, pourvu qu'on ne le prive pas de journal et du café le matin, du dîner à 4 ou 5 heures du soir et du cure-dents après; nous sommes habitués à un pavage si impossible, à tant de preuves d'infériorité sociale, que nous ne pensons même plus à avoir une capitale digne du géant sud-américain, et qui, en dehors des beautés naturelles qui la parent, fût un modèle en son genre, de façon à attirer la concurrence d'une population flottante de visiteurs et de touristes; une capitale qui fût

enfin le vrai centre social de l'Amérique du Sud. »

Que dites-vous de ce petit morceau? Si j'en étais l'auteur, on ne manquerait pas de me jeter des pierres. Il est toujours dangereux de dire la vérité aux gens.

Mais, malgré cette description peu séduisante, n'ayez nulle crainte et venez avec moi faire un tour par la ville, si vous voulez vous rendre compte des habitudes et des mœurs.

A Rio, comme partout où la chaleur est excessive, on se lève de très bonne heure, surtout l'été. A 4 heures du matin, les tramways sont déjà bondés de gens allant au bain de mer. Peu à peu, les rues s'animent, les magasins s'ouvrent et les tables des nombreux cafés se garnissent : on vient prendre sa *demi-tasse.* C'est inouï ce qu'on consomme de café dans une journée! On en boit à toute heure du jour et de la nuit : c'est notre *bock* à nous. Plus la température est élevée, plus on en boit, car on prétend,

et avec raison, que les boissons glacées font transpirer bien plus qu'une bonne tasse de café bouillant. On connaît sa physique, à Rio!

Voilà que les fenêtres des maisons s'ouvrent pour donner passage à de jolis minois (ils sont parfois laids) qui regardent curieusement dans la rue. La Brésilienne adore rester, des heures entières, accoudée à une balustrade, habillée aussi légèrement que faire se peut, rien que pour le plaisir qu'elle trouve à voir passer le monde. Si elle est au rez-de-chaussée, la conversation s'engage avec un passant qu'elle connaît: on jase ferme; on marivaude; s'il fait bien sombre, on s'embrasse un brin. Tout cela par coquetterie, sans y mettre de malice : elle le fait innocemment et par goût.

En parcourant la ville, vous remarquerez aussitôt une particularité : le nombre considérable de lignes de tramways, allant dans toutes les directions, parcourant presque toutes les rues, formant un vaste réseau

et faisant aux voitures une guerre si impitoyable, que le public a fini par abandonner celles-ci. Aujourd'hui tout le monde va en tramway, les plus riches aussi bien que les plus pauvres, les dames les plus élégantes aussi bien que les plus modestes bourgeoises.

Il y a à cela deux raisons, qu'on trouvera bonnes, j'ose l'espérer.

D'abord, comme je l'ai dit, les rues de Rio sont très mal pavées. Si on a le malheur de se risquer en voiture, on est tellement cahoté qu'on se croirait en pleine mer, au moment d'une tempête, quand les vagues furieuses roulent le bateau de tribord à bâbord. On est sûr d'attraper, non seulement le mal de mer, mais toute une série de maux de reins. Notre excellentissime conseil municipal a été, hélas! jusqu'ici, comme tous les conseils municipaux de ce bas monde : il a trouvé dans sa haute sagesse qu'il est parfaitement inutile de faire boucher des trous dans une ville où les gens sont déjà assez bouchés, et plus

inutile encore de rouler carrosse. Ces messieurs ont dû se dire sans doute que, n'étant pas payés, ils devaient songer avant tout à leurs propres intérêts. Seulement, en faisant ce raisonnement, ils ont oublié deux choses qui ont bien leur importance.

La première, c'est que ce sont eux-mêmes qui ont voulu être nommés, soi-disant pour veiller à la conservation de la municipalité. La seconde, c'est que la plupart d'entre eux, n'ayant pas un radis à se mettre sous la dent, ont vécu cependant de ce que leur rapportait leur place gratuite; et Dieu sait s'ils se sont rempli le ventre ! Ils faisaient de l'hôtel-de-ville une agence d'affaires où l'on donnait concessions et privilèges au plus offrant. Quant à cette bonne ville, ils s'en souciaient comme d'une guigne. Aussi, un des premiers soins du gouvernement provisoire a-t-il été de mettre toute la clique à la porte et de faire fermer la boutique. Puissent nos futurs conseillers municipaux s'intéresser un peu moins à leurs

affaires et un peu plus à l'état lamentable des rues de Rio! Puissent-ils être assez riches pour ne pas vivre aux dépens d'une charge gratuite! Puissent-ils se dire que si on les a nommés, c'est pour faire quelque chose en faveur de la cité! Ce sont là des vœux que j'émets, sans avoir, hélas! beaucoup d'espoir de les voir réalisés. Peut-être mes arrière-petits-fils, si j'en ai, seront-ils plus heureux que moi!

La seconde raison est aussi logique que la première. Le service des tramways est une des rares bonnes choses que nous ayons. Il est, en général, très bien fait, et l'organisation ne laisse rien à désirer. Les voitures partent, à certaines heures du jour, toutes les trois minutes, pour les points les plus reculés de la ville, et elles roulent jusqu'à une heure du matin. Il y a même une compagnie qui n'arrête jamais son service et a des tramways toute la nuit, ce qui dispense les gens de louer une voiture pour aller au bal[1].

Le climat étant chaud, les tramways sont ouverts, comme ceux de Marseille : les grands ont huit rangées de bancs, et chaque banc contient quatre personnes; dans les petits, le nombre des rangées varie, suivant que la voiture est traînée par un ou par deux mulets. Le nombre des voyageurs n'est pas limité : on entre, et, s'il ne reste pas de place assise, on se met debout à la plate-forme ou sur le marchepied, en s'accrochant tant bien que mal aux colonnes. Le Brésilien n'aime pas la discipline, et jamais on ne pourrait le soumettre aux lois qui régissent les tramways à Paris : il veut monter et descendre quand ça lui plaît, sans être obligé de prendre de numéro.

Sur les grandes lignes, les tramways, traînés par deux petits mulets très résistants et très forts, malgré leur chétive apparence, vont vite et font des trajets d'une heure et demie. Le service a pris une telle importance que les compagnies, profitant

du courant, ont mis en circulation des voitures spéciales pour le transport des bagages, à un prix à la portée de toutes les bourses, et c'est, ma foi, très commode. On pourrait même déménager par ce moyen-là, et si la mode en prenait, les compagnies feraient des fortunes colossales.

C'est, en effet, chez nous une manie que de déménager. A peine est-on installé depuis un mois, que déjà l'on songe à porter ailleurs ses pénates et ses meubles. Je connais des familles qui font ce petit manège six fois par an, tout en ne payant pas le malheureux propriétaire. Aussi les voitures de déménagement ont-elles fort à faire. On les voit courir de droite et de gauche à toute heure du jour, et quelquefois même de la nuit, car il y a des gens qui aiment à faire une bonne farce au propriétaire, sous forme de lapin, animal très goûté chez nous de messieurs les locataires.

Ce détail de nos mœurs ne manquera

pas d'étonner profondément mes amis les Parisiens; car à Paris on déménage moins souvent. Mais s'ils connaissaient de quelle façon primitive et simple on loue chez nous une maison, ils verraient que ces déménagements à jet continu sont, en somme, assez naturels. Je les initierai, du reste, à ce petit mystère en parlant de notre manière de vivre et en les faisant pénétrer dans nos intérieurs. Pour le moment, restons dans la rue.

J'ai parlé des tramways comme étant une des curiosités de la ville de Rio; mais, vous devez bien le supposer, il en est d'autres encore. Par exemple, les enterrements.

«Drôle de sujet!» direz-vous, en faisant la moue.

Je sais qu'il n'y a là rien de bien folichon. Mais je dois en dire un mot, dussé-je vous choquer avec ce détail de nos mœurs.

A Paris, on va au pas; à Rio, le convoi funèbre marche toujours au trot, comme si on était pressé d'enterrer le mort, qu'on

suit naturellement en voiture. Le pavé étant très mauvais, le pauvre défunt est un peu cahoté; mais, plus heureux en cela que ceux qui l'accompagnent à sa dernière demeure, il ne sent pas le cahot.

Règle générale, on ne se rend pas à l'église. C'est à la maison mortuaire et ensuite au cimetière que le prêtre vient dire la prière des morts.

Les femmes ne suivent pas les enterrements, et cette habitude me semble très raisonnable. On évite ainsi bien des larmes, bien des scènes. A quoi bon donner un spectacle public de sa douleur?

Mais en voilà assez sur ce sujet. Parlons d'un autre, plus gai celui-là, ou plutôt moins triste.

Il y a une chose dont nous sommes tous très fiers à Rio et sur laquelle nous n'admettons pas de discussions; une chose qui est à peu près notre seule gloire et que nous citons à tout propos; une chose enfin qui nous sert d'argument décisif à n'im-

porte quelle objection : notre corps de pompiers.

Demandez à quelqu'un ce qu'il y a de remarquable dans la ville, il vous répondra aussitôt : « Notre corps de pompiers ! » Faites-lui observer que les rues sont étroites et mal pavées, les édifices d'un goût douteux, il vous coupera la parole en s'écriant : « Oui, mais notre corps de pompiers ! » Rio a besoin de ceci et de cela. « Oui, mais notre corps de pompiers ! » Ah ! qu'il y fait chaud en été ! « Oui, mais notre corps de pompiers ! »

La vérité est qu'il a peu de compétiteurs, ce fameux corps de pompiers, et je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de villes pouvant se vanter d'avoir un service d'incendies aussi bien organisé que le nôtre. Nos pompiers manœuvrent, en effet, avec une rapidité et une assurance dignes des plus grands éloges. Ils sont courageux, agiles, disciplinés et rompus au métier. Ils ont rendu des services sans

nombre, et c'est bien le moins que le gouvernement cherche à les récompenser d'un zèle et d'une abnégation jamais démentis.

Il doit sans doute vous sembler bizarre que je vous promène par la ville sans vous montrer un édifice ou un monument, et que je me complaise à vous montrer seulement l'aspect des rues en n'appelant votre attention que sur les tramways, les enterrements et les pompiers. Il y a à cela une bonne raison : c'est que nous n'avons ni édifices ni monuments, ou plutôt il n'y a qu'un seul édifice remarquable, mais celui-là n'est pas notre œuvre : je veux parler du *Cabinet portugais de lecture*, dont tout, jusqu'aux moindres ornements, est venu de Portugal. La visite en est très intéressante, et ce sera pour vous une surprise agréable de trouver, au milieu de tant de maisons sans style et sans goût, un bâtiment grandiose et construit selon les règles de l'architecture. C'est un édifice qui fait honneur aux Portugais.

Ah ! si nous pouvions les imiter... sous ce rapport!

Dans cette courte promenade que nous venons de faire à travers les rues de ma ville natale, une chose a dû certainement attirer votre attention depuis longtemps, et je crois que vous vous étonnez de ne pas me voir vous en parler. C'est que j'hésitais à vous faire toucher du doigt un de nos vices les plus incarnés; il est vrai que ce vice existe partout, quoique sous une autre forme.

Ce qui a attiré votre attention, ce sont ces innombrables petits kiosques qui inondent la ville, n'est-ce pas? Tout autour vous avez vu, suspendus contre la vitre, de petits morceaux de papier d'une forme rectangulaire et de couleurs différentes? Et dans le kiosque, vous avez aperçu un coffre-fort, une chaise et un monsieur assis dessus? Eh bien! le kiosque est un kiosque de loterie, les petits morceaux de papier sont des billets de loterie et le monsieur

est celui qui vend les dits billets de ladite loterie.

La loterie a été et est encore une de nos plaies. Tout le monde joue à la loterie, et tous les jours il y en a une. La roue, soi-disant de la fortune, tourne continuellement dans tous les coins du Brésil, et dans l'espoir trompeur de gagner le gros lot, le pauvre employé, le cocher de fiacre, le conducteur de tramway, voire même le simple chiffonnier, tous achètent des billets.

Dans toutes les provinces, ou plutôt dans tous les États, puisque c'est là leur nom maintenant, il y a une loterie, mais les trois quarts des billets sont vendus à Rio.

C'est pour cela qu'un ministre bien avisé (ils sont si rares !), voulant porter un coup mortel au jeu de la loterie, avait fait passer une loi qui empêchait la vente à Rio des billets de loterie de province, et pendant un certain temps la fièvre s'était calmée. La roue ne tournait plus que rarement, et il s'écoulait un mois avant que la province

pût vendre les billets d'une loterie, Rio n'étant plus là pour les prendre.

Mais pour qu'une loi porte ses fruits, il faut l'exécuter, c'est M. de la Palisse qui le dit fort sagement. Or, le ministre une fois tombé (car ils font aussi la culbute chez nous), son successeur s'est relâché, les marchands ont de nouveau vendu les loteries de province, et le jeu recommença de plus belle.

C'est un métier fort lucratif que d'avoir un kiosque à Rio. Le marchand prend dix du cent sur le prix du billet, qui est divisé en dixièmes ou en cinquièmes, l'acheteur pouvant à son gré acheter un billet entier, ou simplement un dixième ou deux dixièmes, en somme ce qu'il veut. Mais là n'est pas le gros bénéfice du marchand. Quand celui-ci a la chance de vendre un lot, l'acheteur, en venant toucher le billet chez lui, lui donne un pourboire qui varie naturellement selon le montant du prix, et il n'est pas rare de voir ce pourboire s'élever à 200, 300 et même 500 francs.

Certes, on peut aller tout simplement acheter les billets à l'agence principale et y toucher le montant du prix. On évite ainsi le pourboire et les dix pour cent. Mais la plupart des gens ne le font pas, car ils ont l'habitude d'aller au marchand le plus voisin, qui reste ainsi leur fournisseur attitré. Et si, par hasard, vous oubliez d'y aller, il a le soin de vous rafraîchir la mémoire en venant porter les billets chez vous.

On joue tellement à la loterie chez nous qu'il y a même des marchands ambulants, qui vendent leurs billets dans les rues, jusqu'au moment où la roue commence à tourner. Dans tous les coins, on entend les cris de ces gens-là annonçant leur marchandise au prix coûtant. Et c'est partout une rage de s'enrichir à peu de frais; mais le plus souvent, au lieu de la richesse si attendue, c'est la misère qui vient frapper à la porte des malheureux.

Dans toute cette affaire, le plus coupable

est le gouvernement qui se sert de la loterie pour faire face à ses dépenses et encourage un vice, hélas! trop répandu déjà. Il serait temps de mettre un terme à cette immoralité *officielle*.





V

LES HABITUDES DE RIO

LES FAMEUSES RICHESSES DES BRÉSILIENS

J'ai dit que le Brésilien est profondément démocrate : rien de plus vrai. Cela vient peut-être de ce que l'aristocratie de sang n'existe pas au Brésil. Il y a beaucoup de barons et de comtes, mais ces titres ont été donnés par l'empereur. On les recherchait beaucoup, parce que nous aimons être nommés quelque chose et avoir un bout de ruban à la boutonnière ; mais c'est là simple manie qui ne détruit en rien notre caractère démocratique. Barons ou simples

font les réputations; c'est là que tout se sait et que tout s'invente; c'est là qu'on trouve la clef de toute chose. Je ne peux mieux comparer la *Rua do Ouvidor* qu'à la grande rue d'un village, où tout vient aboutir.

Il me serait cependant difficile d'expliquer la raison de l'importance qu'on donne chez nous à cette rue do Ouvidor, qui ressemble plutôt à un long couloir qu'à une rue. Elle est très étroite : sa largeur ne dépasse pas 8 mètres. Les maisons sont basses; les magasins, excepté ceux des bijoutiers, n'ont rien de particulièrement saillant. La circulation des voitures y est interdite depuis 10 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir, mesure indispensable qui a le mérite de diminuer le nombre des écrasés; et, quand il pleut, la circulation des piétons devient impossible, car la rue se transforme alors en un fleuve, qu'on ne saurait traverser qu'en bateau ou sur le dos de quelqu'un de très bonne volonté.

Vous voyez donc que rien jusqu'ici ne justifie la vogue dont jouit cette rue. Cherchons ailleurs, nous finirons peut-être par trouver quelque chose.

Ce qui donne à la rua do Ouvidor son cachet propre et vraiment original, ce qui la rend curieuse aux yeux d'un étranger, ce sont les groupes qui s'y forment, les uns au milieu du trottoir, d'autres à la porte des magasins. Dans ces groupes on parle de tout, on touche à tout, politique, commerce, théâtre, littérature, et surtout scandale. On y dit du mal d'autrui, on y cite les amants de Mme X., on y parle de la dernière aventure de M. Z.

Le Brésilien, je l'ai dit, a une tendance trop prononcée à s'occuper de ce qui se passe chez les autres. C'est pour lui un plaisir de découvrir le pot aux roses, et quand il n'y en a pas, il n'est pas embarrassé pour en confectionner un. Il met son nez partout, il recherche les potins, il ne craint pas de parler à la légère de la répu-

tation d'une femme, et c'est dans la rua do Ouvidor que tout ces défauts viennent se donner libre cours. C'est là que le Brésilien raconte tout ce qu'il sait, et très souvent ce qu'il ne sait pas.

Vous avez dansé deux fois dans une soirée avec la même jeune fille? Donc, vous allez l'épouser. Vous vous êtes montré empressé auprès d'une femme mariée? Donc, vous êtes son amant. Et voilà comment on dénature les faits les plus simples.

Une dame ne peut pas passer dans la rua do Ouvidor sans être aussitôt l'objet de la conversation des différents groupes. On la montre du doigt et on dit, d'un ton un peu trop haut, ou qu'elle a engagé ses bijoux pour pouvoir aller à l'Opéra, ou que, pour avoir des robes, elle se prive de dîner et se contente de manger quelques gâteaux chez le pâtissier, ou qu'elle vient de voir son amant telle rue, tel numéro.

Il y a un peu de vrai dans ces racontars; car chez nous, comme dans tous les pays

du monde, il y a des femmes qui trompent leurs maris; mais elles sont toutes connues. A Rio, il est difficile de cacher quelque chose : tout se sait, surtout ce qu'on ne devrait pas savoir.

Ce qu'il y a d'inconvenant, c'est la manière dont on parle des femmes dans la rua do Ouvidor. On ne craint pas d'élever la voix pour être entendu, et on ne se prive pas de dire des plaisanteries de mauvais goût aux dames qui passent. Il y a là un manque de savoir-vivre qui choque. On dirait que le bon ton aujourd'hui c'est d'être mal élevé. Drôle de chose, tout de même !

C'est surtout vers 3 heures que la rua do Ouvidor présente une grande animation. Les groupes deviennent compacts. Des dames descendent de tramway, habillées à la dernière mode de Paris, bien entendu, et, trottant menu-menu, les voilà qui s'en vont à leurs emplettes. On s'attarde dans les magasins, on se fait tout montrer pour ne rien acheter à la fin. Pendant ce temps,

les langues ne chôment pas : on potine ferme. Puis, après une heure ou deux de ce petit manège, on entre chez le pâtissier, on prend une glace ou quelques friandises (la Brésilienne est très gourmande), et là encore on bavarde jusqu'à 5 heures. Alors la rua do Ouvidor commence à devenir plus calme; on ne rencontre guère que les malheureux maris rentrant de leurs bureaux et venant acheter un fruit ou un dessert pour le dîner.

Tout ceci ressemble fort à la vie de Paris, avec les boulevards et le Bois de Boulogne en moins.

Un étranger, fraîchement débarqué à Rio, n'aurait qu'à venir passer une heure dans la rua do Ouvidor : il serait aussitôt mis au courant de notre vie et de nos mœurs ; il connaîtrait nos hommes politiques, nos journalistes, nos littérateurs, nos poètes, nos acteurs et nos désœuvrés. Car tout le monde défile dans cette bienheureuse rue, tous y viennent passer quelques instants : c'est le vrai centre, le point de réunion de notre ville.

Si le gouvernement provisoire[1] décrétait demain la suppression de la rua do Ouvidor (il en a fait bien d'autres!), je crois que nous aurions une révolution, et cette fois pour de bon. Car nous nous sommes tellement habitués à cette rue, elle est entrée si profondément dans nos mœurs et même dans notre sang, qu'il nous serait plus facile de renoncer aux discours qu'à elle. On ne comprend pas plus Rio sans rua do Ouvidor que Paris sans les boulevards. Où irait-on critiquer le gouvernement, dire du mal du prochain, haranguer les foules, écrire de longs articles, faire de bruyantes manifestations, s'amuser le mardi gras, prendre le vermouth à 5 heures, marivauder avec sa fiancée, courtiser la dame de ses pensées, se pavaner et se dandiner, si on n'avait plus la rua do Ouvidor? La supprimer, ce serait faire crouler tout un échafaudage d'habitudes contractées et de mœurs enracinées, ce serait détruire un système de vie dont il

[1] Il ne l'est plus, provisoire, hélas !

nous serait impossible de nous débarrasser. On a pu impunément changer la forme de notre gouvernement et mettre à la porte sans aucune difficulté un vieillard que tout le monde prétendait adorer; on ne pourrait pas faire disparaître la rua do Ouvidor de la même façon sommaire : il y aurait certainement une guerre civile, — ce dont Dieu nous préserve ! — C'est déjà bien assez d'avoir un gouvernement provisoire [1] !

A Paris, on va au Bois; à Rio, on va à la rua do Ouvidor, et ici comme là-bas tous deux sont indispensables. C'est au Bois qu'on se regarde, qu'on se critique; c'est à la rua do Ouvidor qu'on potine et que tout se sait. Seulement, si vous étiez assez indiscret pour me demander mon avis, au risque de m'attirer les foudres de mes compatriotes, je vous répondrais en toute franchise que c'est encore le Bois que je préfère.

[1] Voir la note ci-dessus.





IV

LA PLUS GRANDE CURIOSITÉ DE RIO
LA RUA DO OUVIDOR

En parcourant la ville en votre charmante compagnie, je ne vous ai pas montré, ami lecteur, la plus grande curiosité de Rio, car je tenais à la garder pour la bonne bouche. Vous avez peut-être deviné qu'il s'agit de cette fameuse *Rua do Ouvidor*, dont la renommée est déjà parvenue à Paris. Elle mérite un chapitre spécial, car c'est là que se concentre toute notre vie, sous n'importe quelle forme, privée ou publique, politique ou littéraire, commerciale ou artistique; c'est là que se font et se dé-

bourgeois, nous menons toujours la même existence, et le train de maison reste le même : le titre ne change en rien notre manière d'être. Au fond, nous sommes flattés qu'on nous dise : *Monsieur le vicomte* ou *Monsieur le commandeur*. Mais, si vous venez chez nous, vous n'y trouverez ni un meuble de plus au salon, ni un plat de moins au dîner. Le bourgeois de tantôt est resté bourgeois. Au lieu de s'appeler « Monsieur un tel », il s'appelle : « Monsieur le baron un tel » ; rien de plus.

Cet esprit démocratique nous est, du reste, venu d'en haut : l'ex-empereur Dom Pedro était certainement le plus grand démocrate de mon pays. Il menait une vie très simple, trop simple même pour le rang élevé qu'il occupait, car la majesté ne va pas sans le luxe et l'étiquette, et Dom Pedro les avait tous deux en horreur. Son palais était ouvert à tout venant, et sa cour n'avait rien de fastueux.

« Les jours de réception dans le palais

impérial, a écrit M. Ramalho Ortigao, un écrivain portugais dont la plume est aussi spirituelle que méchante, il y avait à la porte un domestique, en veston d'alpaga, qui arrêtait les personnes arrivées pour noter leurs noms sur un petit morceau de papier, avec un bout de crayon humecté avec la langue. Ce domestique était le seul avec lequel se rencontraient les individus qui allaient présenter leurs hommages à la famille impériale. Une fois en haut de l'escalier, sans le moindre ornement, sans tapis, sans fleurs, sans sculptures, on traversait un salon désert, uniquement garni le long des murs de quelques trumeaux en acajou du temps de l'empire napoléonien; on prenait par le fond à gauche; on parcourait une des quatre galeries d'un triste cloître de couvent pauvre, dont la cour avec un jardin misérable avait au centre une mince fontaine; et on pénétrait enfin dans l'antichambre d'un salon peint à la fresque de l'époque de Don Joao VI, et garni du mo-

bilier le plus banal et le moins caractéristique en acajou moderne. Là l'empereur recevait.

«On ne voyait pas une seule livrée de domestique, ni un uniforme d'officier. Réfractaire à l'appareil militaire, les nerfs antipathiques au bruit, Dom Pedro II n'avait pas de maison militaire.»

Cette description du palais de l'ex-empereur du Brésil peut s'appliquer à la plupart des maisons de Rio. Le Brésilien est ennemi de toute étiquette, et, à l'exception de quelques personnes qui font du luxe à l'eu ropéenne, c'est la simplicité, le trait caractéristique de nos intérieurs. Faut-il s'en plaindre? Je ne le crois pas.

Pourquoi des tapis, des tentures, des meubles rembourrés, dans un pays aussi chaud et où parfois on court après la fraîcheur, comme les chiens après un os? Pourquoi vouloir imiter le confortable des maisons européennes, quand une bonne chaise de paille fait bien mieux notre affaire? Au-

tant vaudrait avoir des cheminées et y faire du feu comme à Paris.

Et puis, ayons la franchise de l'avouer, nous ne pourrions pas étaler du luxe et jeter de la poudre aux yeux, avec quatre sous dans la poche. Nous ne sommes plus assez riches pour cela.

Plus assez riches! direz-vous. Et cette réputation proverbiale de fortune dont le Brésilien jouit à Paris? Et ces fameux diamants qu'il portait toujours à ses doigts, à sa chemise et peut-être aussi à ses culottes en guise de boutons? Et cet argent qu'il prodiguait (j'emploie l'imparfait)? Que faites-vous de tout cela?

Ce que j'en fais? Une chose fort simple: je dis que c'est de l'histoire ancienne. Sinon, oyez et jugez.

Il fut un temps où l'on menait joyeuse vie à Rio: l'argent coulait à flots et, à en croire des gens bien informés, les actrices se promenaient sur la scène et par la ville avec de vraies rivières de vrais diamants.

C'était un luxe effréné, une fête perpétuelle; c'était le temps où l'on était persuadé en Europe qu'au Brésil on n'avait qu'à se baisser pour ramasser de l'or; c'était à l'époque à jamais néfaste de l'esclavage. Le travail ne coûtait rien et rapportait beaucoup; le nègre valait de 1000 à 4000 fr., quelquefois davantage, selon son âge, sa santé et sa force. On possédait des terres immenses, dont le café constituait presque le revenu exclusif.

Dans ces conditions, l'argent devait forcément affluer bien vite dans les poches de messieurs les *fazendeiros* (propriétaires ruraux), qui s'empressaient de le dépenser avec d'autant plus de facilité qu'il coûtait, en somme, peu à acquérir.

Mais petit à petit l'esprit public commença à se révolter. On trouva inique cette loi qui faisait esclaves des hommes dont le seul tort était une différence de couleur; on se dit que tout travail mérite récompense et que c'était trop commode de s'en-

richir aux dépens de pauvres gens que la force ou la ruse avaient privés d'un droit inhérent à la nature humaine, le droit d'être libre. On engagea alors cette campagne admirable de l'abolition qui, après de longues années de luttes de toutes sortes et de sacrifices sans nombre, aboutit à la plus glorieuse des victoires. L'esclavage disparut enfin, et le *fazendeiro* se trouva ruiné, car, voulant spéculer sur le travail servile jusqu'à son agonie dernière, il commit la faute impardonnable de ne pas le substituer peu à peu par le travail libre. En l'espace de quelques jours, les propriétaires se sont trouvés sans bras, pour faire la récolte du café. Les terres immenses restaient là sans qu'ils pussent s'en servir; et les grandes fortunes, déjà ébranlées par la dépréciation chaque jour plus grande de l'esclave, finirent par s'écrouler avec celui-ci[1].

[1] Ceci a bien changé. En effet, depuis quelques mois, on a une telle soif de s'enrichir, que les fortunes surgissent par enchantement, et maintenant tout le monde possède des millions... en papier.

La conséquence logique de tout ceci, c'est qu'il ne sera plus possible au *fazendeiro* de garder pour lui seul ses vastes propriétés. N'étant plus assez riche pour avoir deux cents bras à son service, il sera forcé de louer ses terres. Dès lors, toute une nouvelle source de richesses naîtra pour le pays; la petite agriculture, qui jusqu'ici n'existait pas, se trouvera créée; le café ne constituera plus la culture exclusive du Brésil; on mettra à profit l'exubérance et la fertilité du sol pour d'autres cultures plus utiles.

Mais me voilà bien loin du sujet de ce chapitre. Il est temps d'y rentrer, car je sens que le lecteur a hâte de pénétrer plus avant dans nos intérieurs, dont je n'ai dit jusqu'à présent qu'une chose: c'est qu'ils sont simples. Or, quand on écrit, il faut bien ne pas impatienter le lecteur et lui en donner pour son argent. Sans cela, on serait fort embarrassé pour écouler la deuxième édition.

A Rio, chacun a sa maison. La population n'étant que de 400,000 âmes et la zone s'étendant fort loin, on n'a pas encore été obligé de construire des maisons semblables à celles de Paris, où sur le même palier habitent parfois jusqu'à quatre familles. Nous avons, nous, toute une maison et même un jardin, rien que pour une seule famille. C'est vous dire que, malgré toutes les calamités qui nous assaillent, nous avons eu jusqu'ici la chance inouïe d'échapper à la plus terrible de toutes : au concierge.

Certes, il y a quelques barons qui en sont pourvus, mais ce concierge-là porte des culottes courtes et un bel habit galonné d'or, et il répond au nom plus agréable de *suisse*.

Ne cherchez pas de style dans les constructions : ce serait du temps perdu, car à Rio on ne bâtit pas comme à Paris. A Rio encore, nous avons un procédé bien simple et qui se résume de la façon suivante : « Aller trouver un entrepreneur, lui dire de faire

une maison selon les instructions que vous lui donnez; l'entrepreneur prendra alors des ouvriers; les ouvriers prendront un peu de ciment et beaucoup de briques; et en deux mois tout au plus votre maison sera sur pied.» Le plus surprenant c'est qu'elle restera debout, tout comme si elle avait été bâtie par un architecte.

Mais pourquoi ne s'adresse-t-on pas à celui-ci? Parce que nous n'avons pas d'architectes. Dans la rue, vous vous cognerez à chaque pas à un bachelier, à un ingénieur ou à un médecin, car le nombre en est incalculable. D'architecte, vous n'en trouverez point, même avec une lampe d'Edison. Il y en a qui osent s'affubler de ce nom pompeux et lucratif, mais ils s'entendent autant à l'architecture que moi à l'art de gouverner mes compatriotes.

Beaucoup de maisons à Rio n'ont pas de vestibule. On pénètre aussitôt dans le salon, dont les meubles en paille, les petites glaces, les rideaux blancs et quelques chromo-

lithographies n'offrent à l'œil rien d'artistique. Très peu de bibelots, aucun objet d'art. Nous sommes incapables de dépenser notre argent à ces mille fantaisies qui ornent les salons parisiens. Nous ne nous ruinons pas pour une œuvre d'art, pour un tableau de maître.

Je ne parle ici que d'une manière générale, car beaucoup d'entre nous adorent tout ce qui est beau et savent apprécier la valeur des choses. Malheureusement, pour montrer qu'ils ont du goût, il ne leur manque qu'une chose : l'argent; tandis qu'à ceux qui en possèdent, il ne leur manque que le goût.

Les maisons dont je viens de dire deux mots sont celles des gens simples, n'aimant pas le luxe ou n'ayant pas les moyens de se l'offrir; ou bien de gens très riches, qui, soit ignorance, soit avarice, n'attachent aucune valeur à un objet d'art. Ceux-ci forment le plus grand nombre; aussi trouve-t-on à Rio peu de maisons meublées avec

luxe et ornées de bibelots, de statues, de tableaux de maîtres, en somme d'objets ayant une valeur réelle et formant un ensemble digne de tout homme de fortune et de goût.

Par le salon, vous pouvez juger du reste de la maison. C'est une série de pièces, meublées avec la même simplicité et ayant les objets indispensables. Rien de trop, telle paraît être la devise de nos maisons [1].

En revanche, on se rattrape sur la nourriture. Beaucoup de plats, trop de plats même, à déjeuner comme à dîner; et, ce qui est peu fait pour ouvrir l'appétit, on les met tous sur la table, depuis le potage jusqu'au dessert. Heureusement, cette ancienne habitude brésilienne tend aujourd'hui à disparaître, et dans la plupart des maisons l'on suit la mode française.

[1] On me dit que ceci a changé. L'argent se gagne si facilement depuis six mois, qu'on se paie des objets d'art.

Quoique l'esclavage ait disparu, il existe cependant encore quelques familles dont les domestiques nègres servent à table nu-pieds, sans gilet et dans une tenue par trop négligée et peu agréable à voir.

Dans ces familles-là, la propreté est un peu douteuse. La maîtresse de la maison, en peignoir du matin au soir et chaussée de pantoufles, s'occupe le moins possible du ménage. Elle reste des heures entières sans rien faire et se laisse aller à cette indolence, à laquelle le climat prédispose beaucoup. Elle est incapable de coudre ou de faire un plat sucré : aussi dans son intérieur tout marche à la diable. C'est là un type très commun de la Brésilienne et qui, on peut le dire, est le fruit de l'esclavage. Il disparaîtra certainement avec le temps; et à mesure que les mœurs changeront et que l'éducation se transformera, la femme brésilienne prendra la place qui lui appartient en propre dans la maison et qui jusqu'ici lui avait été refusée. C'est une réforme qui

se fera d'elle-même et que seul le travail servile avait empêché de s'opérer.

Dans un précédent chapitre, j'ai glissé sur les déménagements : c'est le moment d'y revenir, car j'y vois un trait très frappant de nos mœurs. Pour donner une explication plausible à ce va-et-vient continuel de meubles, il suffit de montrer comment on loue une maison chez nous. On va voir, une fois de plus, que nous avons des procédés si simples qu'ils deviennent primitifs.

Pas de bail, pas de papier à signer. On s'enquiert tout simplement, auprès du propriétaire, du prix de loyer de sa maison, non pas par an, mais par mois.

— C'est tant, répond le propriétaire.

— J'accepte.

— Qui donnez-vous comme répondant?

Chacun habitant toute une maison et le concierge n'existant pas, la seule garantie que le propriétaire puisse obtenir pour le montant du loyer, c'est un répondant, c'est-à-dire un homme solvable qui s'engage par

écrit à payer le prix convenu, dans le cas où le locataire cesserait de le faire.

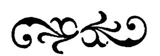
Cette petite formalité une fois remplie et le répondant ayant été agréé par le propriétaire, on peut prendre aussitôt possession de la maison, sans autre forme de procès. Le locataire déménage quand ça lui plaît, sans prévenir personne, car il ne s'oblige à rien, pas même à payer le loyer, puisqu'il a pour cela un répondant. Qu'il laisse la maison dans l'état où il voudra, le propriétaire n'a pas le droit de lui dire la moindre chose ni de réclamer des dommages-intérêts : il n'a que le droit de faire remettre sa maison en bon état.

C'est une chose fort commune chez nous, qu'un locataire envoyant la clef de l'habitation au propriétaire, après avoir tout déménagé et sans dire où il va. Il y en a même qui la laissent simplement chez le marchand de vin du coin; et, quand deux jours après il passe devant sa maison, le malheureux propriétaire est tout étonné de voir sa mai-

son hermétiquement close et sans un chat dedans; il la croyait louée, elle ne l'est plus.

Avec un pareil système, rien d'étonnant à ce que beaucoup de gens passent leur vie à déménager et portent leurs pénates ailleurs, dès que la maison cesse de leur plaire. N'étant liés par aucun engagement, ils peuvent se livrer sans entraves à cette douce manie.

On voit que le métier de propriétaire n'est pas très réjouissant chez nous; l'argent du loyer s'en va en réparations de toutes sortes, et le pauvre homme passe son temps à coller, sur les carreaux des fenêtres, une pancarte avec ces mots: *Maison à louer*. A Paris, les propriétaires ont trop de garanties; à Rio, ils n'en ont pas du tout. Si nous pouvions adopter un terme moyen!





VI

LA PRESSE

La presse à Rio n'est pas tout à fait une inconnue pour le lecteur français. En dehors d'un article paru dans le *Figaro*, il a dû lire les pages substantielles que notre éminent journaliste Ferreira de Araujo a consacrées à ce sujet, dans un livre paru il y a deux ans et dont le titre est *Le Brésil en 1889*. Là se trouve, tracée de main de maître, la physionomie générale de nos journaux, avec leurs qualités et leurs défauts. Après avoir lu cet article, il semble qu'il ne reste plus rien à y ajouter.

Toutefois, je voudrais essayer de parler encore de la presse à Rio, mais en me plaçant

à un autre point de vue, le point de vue anecdotique; je voudrais donner une idée de la manière dont nous faisons les journaux, de notre reportage, de nos rédacteurs, des recettes, de la circulation, en somme de ce qu'on appelle vulgairement la *cuisine* d'un journal. Il me semble qu'il y a là tout un côté inconnu à Paris et qui ne ressemble que vaguement au journalisme parisien.

Les rédactions et les typographies de nos journaux se trouvent, pour la plupart, dans la rue do Ouvidor, et c'est là que veulent venir s'installer tous les journaux qui se fondent : leur vie en dépend.

Le Brésilien n'aimant pas à se déranger, et la rue do Ouvidor étant, comme je l'ai dit, le centre de la ville de Rio, cette préoccupation est compréhensible et même excusable. Les autres rues ont relativement peu d'animation, et chaque fois qu'il se passe un événement important, c'est vers la rue do Ouvidor que se porte tout le monde pour lire les

bulletins affichés à la porte des rédactions. Il est donc naturel qu'on veuille avoir son journal dans cette rue, ce qui, du reste, n'a pas empêché quelques-uns d'y faire faillite.

Les maisons où se trouvent nos journaux sont, en général, de vieilles bicoques, basses, sans air et peu propres. En bas, au rez-de-chaussée, une sorte de comptoir grillé, où l'on reçoit les abonnements et les annonces. Au premier, deux ou trois salles, l'une pour le rédacteur en chef, les deux autres pour les divers rédacteurs, qui ont chacun leur petite table — comme au collège. Pas d'huissier, pas de salle d'attente, rien : on entre librement, comme chez soi, et on va causer avec qui bon vous semble. Le rédacteur en chef accueille tout le monde, à mesure qu'on se présente, et il n'a pas de secrétaire, charge absolument inconnue dans nos journaux, et dont nous ne saurions que faire. C'est le rédacteur en chef lui-même qui voit les articles qui doivent paraître; c'est le gérant qui se charge de

l'administration; c'est le caissier qui encaisse les recettes, quand il y en a... et voilà tout. L'organisation, vous le voyez, est très simple et montre une fois de plus notre esprit démocratique.

Ceci n'empêche pas les journaux de faire très bien leurs affaires, ni les journalistes d'écrire leurs articles. Quelquefois on est dérangé au milieu d'une phrase. Mais n'est-ce pas là le propre de ce métier, qui demande une grande rapidité d'exécution et un esprit toujours en éveil?

En France, la bureaucratie règne en maîtresse souveraine et l'on aime à compliquer les choses les plus simples. Chez nous, avec nos mœurs, il nous serait impossible de faire antichambre pendant une heure pour dire deux mots à un rédacteur : nous n'aimons pas qu'on nous fasse poser, et vous avez vu tantôt que, même chez l'empereur, on entrait sans se faire annoncer et sans rencontrer un seul huissier pour vous barrer le chemin.

Un mot maintenant sur la rédaction. Elle se compose généralement de quatre ou cinq rédacteurs et d'autant d'aides. Ces aides ne sont pas des secrétaires, comme on pourrait le croire. Ce sont des gens que l'on charge de recueillir des informations à droite et à gauche; ils font des faits divers et représentent même quelquefois le journal dans des fêtes. Ce sont presque des rédacteurs, mais avec cette différence capitale qu'ils ne peuvent pas autoriser les articles qu'on apporte et qu'on paye, c'est-à-dire les *communiqués*. Il y a là une responsabilité qu'il ne leur est pas permis de prendre.

Le rédacteur d'un journal n'a pas de spécialité. Il est tenu de faire un peu de tout. Ainsi moi, pendant quatre ans, tout en faisant la partie commerciale de certain journal, j'ai écrit des feuilletons de théâtre, des feuilletons littéraires [1], des causeries, de

[1] Il y en a qui prétendent qu'ils ne l'étaient pas.

nombreux articles, et j'ai assisté à je ne sais combien d'inaugurations de chemins de fer, de fabriques de toutes sortes, de sucreries, etc., dont j'ai dû faire le compte rendu. On serait obligé d'avoir la science universelle, si les gens du métier ne savaient pas que, dans le journalisme, plus qu'ailleurs, il y a beaucoup de *ficelles*.

Cette multiplicité d'attributions, qui tombe sur le dos de nos rédacteurs, tient à ce que nos journaux n'ont presque pas de collaborateurs du dehors, et encore ne signent-ils pas leurs articles. A Paris, en dehors des rédacteurs chargés l'un des échos, l'autre des faits divers et un troisième du courrier théâtral, et qui, eux, ne font que cela, il existe des collaborateurs qui, à tour de rôle, écrivent l'article de tête. Chez nous, rien de cela. L'article de tête est toujours écrit par le rédacteur en chef, et quand, par hasard, il ne l'est pas, c'est du moins lui qui en prend la responsabilité, l'article n'étant jamais signé. Bien entendu,

ces articles-là ne traitent que de la politique ou des réformes à opérer, et c'est là qu'on apprécie les actes du gouvernement. La partie littéraire, qui occupe tant de place à Paris, n'a que peu d'importance chez nous. Cependant, elle semble maintenant vouloir s'imposer davantage.

La critique théâtrale n'est pas non plus signée, quand elle émane d'un rédacteur *interne*. Deux journaux seulement ont un critique spécial qui ne s'occupe que de théâtre ou de beaux-arts, mais il ne fait pas partie du personnel de la maison : c'est un simple collaborateur.

Le métier de journaliste est donc un peu ingrat chez nous, en ce sens qu'il ne permet pas de placer son nom en vedette. On reste dans l'ombre : le rédacteur en chef seul est en pleine lumière ; il est vrai qu'il a sur lui toute la responsabilité. Cependant, dans une ville comme Rio, on reconnaît aussitôt l'auteur d'un article, soit au style, soit à une indiscrétion quelconque, et on ne manque

pas de l'aborder pour le féliciter et le complimenter. Le pauvre journaliste a beau se défendre, par *devoir professionnel,* il y a toujours quelque chose dans son sourire qui le trahit.

Quant au *reporter,* il est loin d'avoir la même importance qu'à Paris ou à Londres, et naturellement les appointements s'en ressentent. On n'a pas un chef de reportage. Tout le service est fait par trois ou quatre personnes, l'une se chargeant de la police, les autres des ministères.

Leur manière d'opérer n'est pas compliquée : ils vont à certaines heures aux différents ministères, et là, par les connaissances qu'ils ont dans la place, ils obtiennent les dépêches, les nominations, etc. Toutes les fois qu'il y a une nouvelle importante, c'est le rédacteur en chef qui va la prendre lui-même chez le ministre, soit que celui-ci se soit donné la peine de le prévenir, soit que le *reporter* ait donné l'éveil au rédacteur. Tout ceci dépend, bien

entendu, non seulement de l'importance dont jouit le journal, mais encore de la sympathie qu'il inspire au ministre, qui ne se gêne pas pour le mettre au pain sec le jour où il se voit attaqué. Aussi faut-il au rédacteur en chef une grande honnêteté et une grande indépendance pour conserver sa manière d'agir, tout en informant le lecteur comme par le passé.

Le *reporter* a encore une autre façon d'opérer. Aux heures où la circulation est la plus grande dans la rue do Ouvidor, il s'y promène tranquillement, ou se poste à la porte d'un magasin, et aussitôt qu'il voit passer une personne d'importance et qui est dans le *secret des dieux,* il s'y cramponne et ne la lâche que quand il a obtenu, ou cru obtenir, ce qu'il voulait. Le système n'est pas mauvais et il a donné déjà de bons résultats.

L'*interview,* cette maladie dont souffre en ce moment Paris, est restée inconnue jusqu'ici. On n'a pas encore eu l'idée d'aller

interroger les hommes en évidence sur telle ou telle question, pour donner, le lendemain, au lecteur des détails, qui ne sont pas toujours palpitants. Mais il est à craindre qu'avec notre esprit d'imitation, le microbe de l'interview ne s'introduise dans le corps de nos journalistes.

Maintenant que nous en avons assez dit sur la rédaction, c'est-à-dire sur ceux qui *font* le journal, parlons du journal lui-même.

L'étranger qui ouvre une feuille de Rio, même s'il ne sait pas le portugais, est immédiatement frappé d'une particularité : la quantité d'annonces. Celles-ci occupent, en effet, plus de la moitié d'un journal, et c'est la préoccupation constante des propriétaires d'en augmenter tous les jours le nombre, car c'est la grande et même l'unique ressource de nos feuilles.

A Paris, il est rare qu'un journal ne soit plus ou moins mêlé à des entreprises financières, qui lui rapportent de gros intérêts. De plus, il a des annonces *déguisées*, sous

forme d'entrefilets, dans les échos, ou même de longs articles signés qui ne sont que des réclames, largement payées.

Rien de cela n'existe chez nous. L'annonce est toujours placée sous la même rubrique générale, et les articles payés ont aussi leur rubrique — *Communiqués.* — Il n'y a pas moyen de s'y tromper. Et comme les uns et les autres sont bon marché, il en résulte une grande affluence.

Quant aux entreprises financières, nos journaux se gardent bien d'y tremper, ou alors ils prennent leurs précautions pour qu'on l'ignore, car ils ne manqueraient pas de perdre de leur prestige auprès du public. Chez nous, il faut qu'un rédacteur en chef ne s'occupe que de son journal, sans cela plus de considération. L'honnêteté est ici une qualité primordiale et sans laquelle il n'y a pas chez nous de bon journaliste.

Les annonces de théâtre sont une source sérieuse de recettes pour nos journaux. On les place au bas de la quatrième page, et

les directeurs font annoncer leur pièce avec toutes sortes de détails : noms des personnages, des auteurs, des décorateurs, description des décors, quelquefois même la nomenclature des morceaux de musique, rien n'y manque; c'est là leur véritable colonne Morris.

Quant au tirage, il est très restreint, et son chiffre ferait sourire mes confrères de Paris. Un journal de grande circulation ne tire pas plus de 25,000 exemplaires; le plus riche de tous, — le *Jornal do Commercio*, — a un tirage de 15,000, et cependant ses recettes sont formidables ; il a rendu millionnaires son propriétaire et ses associés. Comment expliquer ce fait étrange ?

L'explication, je viens de la donner : l'annonce, voilà la source abondante et jamais tarie.

Un journal n'a intérêt à augmenter son tirage, qu'autant qu'il augmentera le prix des annonces : c'est là une vérité incontestable. Or, depuis vingt ans, le *Jornal do*

Commercio n'a pas augmenté ses prix d'un centime. Toute augmentation lui serait nuisible.

Ce peu de tirage de nos journaux n'a naturellement pour cause que le manque de lecteurs, car il va de soi que nos directeurs ne demandent pas mieux que de tirer 100,000 exemplaires, quitte à faire payer plus cher leurs annonces. Il est certain qu'on lit peu chez nous. Nos domestiques n'ont pas l'habitude d'acheter tous les matins *leur* journal, l'organe de leurs opinions, même parce que beaucoup d'entre eux ne savent pas lire. Du reste, ils ne sont pas encore assez avancés pour s'occuper de politique, et plaise au ciel qu'ils ne s'en occupent jamais; ils sont déjà assez mauvais sans cela.

Mais il y a encore une autre raison à ce manque de tirage, celle-là bien caractéristique; il est vrai qu'elle ne s'applique qu'au *Jornal do Commercio*, qui coûte assez cher et que tout le monde ne peut pas acheter.

C'est qu'on a pris l'habitude d'emprunter le journal au marchand de vin du coin, et toute la journée le même journal ne fait que passer de main en main et que sortir d'une maison pour entrer dans une autre. Un seul abonnement sert ainsi pour dix ou quinze personnes. C'est ce qui explique certainement pourquoi le *Jornal do Commercio* ne tire qu'à 15,000. Il y aurait peut-être encore d'autres raisons, mais je ne fais pas ici un livre de polémique.

Voilà déjà trois fois que le nom de ce journal me revient sous la plume. Il est temps que j'en dise quelques mots, car il est organisé d'une manière toute particulière et entièrement différente de la presse moderne. Tel il était il y a soixante ans, tel il est resté aujourd'hui, dans son *modus vivendi*[1].

[1] Le *Jornal do Commercio* a été vendu, il y a 5 mois, à une commandite pour une somme respectable (on parle de 5 millions). J'ignore si les nouveaux propriétaires ont changé l'ancienne organisation interne.

Son organisation tient un peu de l'école et du régiment. On est obligé d'arriver au journal à 9 heures du matin pour déjeuner, car on y prend ses repas, comme dans les maisons de commerce. C'est une règle ancienne de la maison qu'on n'a jamais abolie, et la raison qu'on en donne ne manque pas de logique. Outre que, de cette façon, on est tenu de faire acte de présence à des heures fixes, on discute pendant le repas sur les événements du jour, on échange des idées, on se forme une opinion et on pose ainsi les bases des articles qui doivent paraître le lendemain. Ces articles demandent un grand tact, car le *Jornal do Commercio* a toujours eu pour principe la neutralité la plus absolue. Il n'appartient à aucun parti, et il ne protège pas plus un gouvernement qu'un autre. C'est peut-être pour cela qu'il n'a pas eu un mot de regret quand l'empire s'est écroulé, et qu'il n'a rien dit sur l'avènement de la République, sous forme de dictature militaire.

Pendant longtemps le *Jornal,* lié par un traité, a publié tous les débats des deux Chambres, remplaçant ainsi le *Journal officiel* que personne ne lisait. Mais, c'est une justice à lui rendre, il a toujours conservé son indépendance et n'a pas cru pour cela devoir engager sa manière de penser.

Quel est le secret de la fortune et de la considération du *Jornal?* Comment se fait-il que toutes les tentatives faites pour le déconsidérer et l'amoindrir ont misérablement échoué, sans avoir d'autre résultat que d'élever davantage ce colosse de notre presse dans l'opinion publique? C'est qu'on a voulu l'attaquer dans son côté le plus fort, dans sa supériorité incontestable : dans son honnêteté.

Il y a d'autres raisons encore. A l'époque où le *Jornal* a paru, — il y a bien soixante-trois ans de cela, — il était seul sur le terrain, il n'avait pas de concurrent pour lui porter ombrage. Commencé dans un petit

format, il a su, grâce à une administration intelligente, s'imposer au public par la sûreté de ses informations et le bon sens de ses opinions. Peu à peu, il augmenta son format, en même temps que son influence. D'autres journaux naquirent alors, mais ils n'étaient pas de force à lutter contre l'enfant d'hier, devenu aujourd'hui un homme fort et plein de vie. Le *Jornal* faisait la pluie et le beau temps, il conseillait les ministres et les renversait, rien qu'avec un trait de sa plume sobre mais ferme, il dirigeait l'opinion publique, qui attendait ses articles avec la même impatience que l'homme altéré à la recherche d'une source où s'abreuver; il était une force incontestable et incontestée.

Avec le temps et avec la création d'autres journaux, aujourd'hui en pleine prospérité, le *Jornal* ne pouvait pas manquer de perdre un peu de son autorité et de son prestige; mais on ne renverse pas un colosse aussi puissant rien qu'avec un souffle : il a dans

le ventre de quoi résister longtemps à ses rivaux et à la mauvaise fortune.

Il est naturel qu'étant données l'importance et l'ancienneté du *Jornal do Commercio,* on lui ait imputé un mal, ou plutôt une honte, dont souffre notre presse, et qui la ronge et la ruine. Je veux parler du *testa de ferro,* c'est-à-dire de l'individu qui se rend responsable d'un article qu'il n'a pas écrit et qui se présente à la barre du tribunal, au lieu et place du vrai signataire, quand celui-ci est cité par son adversaire pour crime d'injure ou de calomnie. Il y a là une injustice : le *Jornal* n'a pas créé une semblable loi, il n'a fait que s'y conformer. Bien plus, il a cherché à élaguer le mal, en n'acceptant que des articles avec la signature reconnue par-devant notaire. J'en puis parler avec connaissance de cause, car j'ai fait partie du *Jornal* pendant quatre ans, et l'on sait qu'en lui rendant cette justice, je ne puis pas être accusé de vouloir lui faire les yeux doux.

Au *testa de ferro* se rattache le *Commu-*

niqué, car celui-là n'est que la conséquence de celui-ci, et d'après bien des gens tout le mal provient de celui-ci. Voilà encore une opinion bien radicale!

Il ne faut pas attaquer le *Communiqué;* ou, pour lui donner le vrai nom, l'insertion sur demande : il a du bon — les mauvaises langues ajouteraient aussitôt : surtout pour le propriétaire du journal. La vérité est qu'il permet à bien des gens de se défendre et de plaider leur cause; c'est aussi une ressource pour les employés subalternes, qui trouvent là le moyen d'exhaler leur plainte et de démontrer les injustices dont ils ont été l'objet de la part de leurs supérieurs.

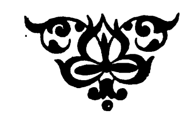
Malheureusement, voulant à tout prix augmenter les recettes, on s'est relâché et on a accepté toutes sortes d'articles sous la responsabilité honteuse du *testa de ferro,* de l'homme de paille. Ces articles étaient écrits parfois avec une violence extraordinaire et s'attaquaient aux gens, jusque dans

leur vie privée. On ne respectait rien, on salissait tout; l'honneur des familles était traîné dans la boue.

Et comment se défendre contre de pareilles attaques? Comment se venger de semblables calomnies? On ne pouvait s'adresser au directeur: celui-ci n'était pas responsable d'articles payés et qui ne provenaient pas de la rédaction. Appeler le signataire à la barre du tribunal? Mais il n'y allait pas; l'homme de paille était là pour le représenter et pour endosser la responsabilité. Et puis, quelle compensation y avait-il dans la condamnation d'un misérable qui se vendait pour une somme mesquine et dont ne voudrait pas le plus vulgaire assassin?

Ces mœurs de notre presse sont, en vérité, bien tristes, et si grands qu'aient été les efforts employés pour faire disparaître le mal ou tout au moins pour l'atténuer sensiblement, ils ne suffisent pas: la loi est toujours là qui protège l'homme de paille,

et c'est elle qu'il faut supprimer et remplacer. Espérons qu'un jour ou l'autre on y songera! Puisque nous avons la République, qu'elle nous serve au moins à quelque chose.





VII

MŒURS THÉÂTRALES

Le Brésilien aime beaucoup le théâtre, et principalement l'opéra italien. Donnez-lui un orchestre italien, des chanteurs italiens, des danseuses italiennes, des décors italiens et des opéras italiens, et il sera content. Seulement, il faut qu'orchestre, chanteurs et danseuses soient de premier ordre, sans cela il exhalera sa mauvaise humeur. Quant aux décors, il n'y tient pas tant que ça. Ils peuvent même être vieux, pourvu que tout le reste soit jeune.

Cet amour du Brésilien pour le spectacle, sous toutes ses formes, ne va pas jusqu'à exiger des salles élégantes et harmonieuses. Loin de là! Nos théâtres ne sont que d'affreuses baraques, construites à la diable, avec beaucoup de bois et pas un atome de pierre, peintes sans goût, avec des chaises de paille, et d'où tout confort semble avoir été rigoureusement banni.

La scène n'a pas les dégagements nécessaires. Les malheureux acteurs sont entassés dans d'affreuses boîtes, où le maquillage se convertit en une quantité de petits ruisseaux rouges, blancs, noirs, violets, toutes les couleurs possibles. En été, on y respire une atmosphère insupportable, et il faut vraiment une santé de fer pour y résister. Ajoutez-y que, le Brésilien étant un fumeur enragé et n'admettant pas qu'on lui défende de fumer n'importe où, même dans les corridors des théâtres, il s'y opère un mélange de chaleur, de transpiration et de tabac, dont le résultat n'est pas pour plonger

dans l'extase les personnes un peu délicates et ayant le cœur trop près de l'estomac.

Nous n'avons qu'un seul théâtre vraiment digne de ce nom, construit selon les règles et avec un peu de confort; mais il est si triste, si peu éclairé, l'ensemble manque tellement d'harmonie et de gaîté, que, ma foi, on préfère encore les baraques en bois, qui, elles du moins, ont un jardin où l'on peut se promener et qui permettent de voir le spectacle, sans s'enfermer dans la salle.

Quant à notre théâtre lyrique, c'était primitivement un cirque, qu'on a transformé en salle d'opéra et qui, l'année dernière encore, est revenu à ses anciennes amours.

Imaginez-vous une salle immense, pouvant contenir plus de trois mille personnes, avec deux rangées de loges et une galerie en haut (le paradis); tout autour, un peu plus bas que les premières loges, les fauteuils de balcon en une infinité de petites rangées (chaque rangée n'a pas plus de trois chaises). La scène, peu élevée, mais très large, est

bien plus vaste que celle du Châtelet. Deux cents personnes peuvent s'y mouvoir à leur aise. Rien de bien artistique dans tout ceci, n'est-ce pas?

Eh bien! quand le théâtre est plein, quand, les jours d'opéra, les brunes Brésiliennes (il y en a aussi de blondes) se montrent dans leurs loges, dans tous leurs atours, la robe décolletée, des diamants au cou, la salle prend un aspect de fête qui réjouit les yeux, et toute cette foule compacte vous donne une sensation qui vous impose malgré vous. Et, particularité étonnante et qui va peut-être vous laisser incrédule, ce théâtre, qui a été bâti pour un cirque, a une acoustique merveilleuse et qui est certainement cent fois supérieure à celle de l'Opéra de Paris. Il n'y a pas besoin de forcer la voix : parlez ou chantez naturellement; le son arrivera dans les coins les plus reculés de la salle avec une netteté et une clarté remarquables. Tous les chanteurs, en se trouvant pour la première fois dans

ce hall, ont eu peur pour leur voix; mais, ils avaient à peine chanté, qu'ils s'étonnaient de la manière dont leur voix portait, sans l'ombre d'un effort de leur part. Et voilà comment le hasard bouleverse toutes les combinaisons scientifiques, tout le savoir des hommes! On construit une salle en observant les règles les plus minutieuses de l'acoustique, et la salle devient sourde, la voix y est étouffée. On bâtit un cirque avec du bois et de la chaux, et il se trouve que l'acoustique y est merveilleuse, que la voix y ressort dans toute sa beauté. Mystère... et architecture!

Voilà pour nos salles de spectacle. Voyons maintenant nos troupes ordinaires, car il ne peut être question ici, que d'une manière accidentelle, des troupes étrangères, des étoiles plus ou moins lumineuses qui viennent nous visiter.

Nous n'avons pas d'école spéciale où nos artistes aient la facilité d'apprendre leur métier. Ils ne peuvent donc recourir, pour

s'initier à cet art si difficile, qu'à leur talent naturel et inné, et les exemples ne manquent pas; ou bien ils peuvent encore aller entendre les grands acteurs de passage chez nous et tâcher de comprendre leur jeu, en s'assimilant tout cet ensemble de qualités qui constitue le vrai artiste. Malheureusement, il est rare que nos acteurs et nos actrices se donnent la peine d'étudier d'une façon sérieuse. Ils croient que rien n'est plus aisé que de monter sur les planches et de jouer un personnage, et pour peu qu'on les applaudisse, les voilà enflés d'orgueil, n'admettant pas la moindre observation, non seulement des critiques, mais encore des auteurs eux-mêmes dont ils interprètent l'œuvre: ils croient de la meilleure bonne foi que c'est arrivé. Aussi quel en est le résultat? C'est que pour quatre ou cinq artistes passables, il y en a toute une série de mauvais; de là des troupes disparates, sans ensemble, composées d'éléments recueillis çà et là, et jouant la comédie et le drame avec un tou-

pet, qui n'a pas du moins le talent pour excuse. Qu'on s'étonne après cela de leur peu de succès!

Dans les troupes d'opérette, ce manque d'homogénéité est encore plus frappant, et il vient s'aggraver d'un défaut, qui est en même temps un supplice pour les oreilles. Excepté deux ou trois artistes, qui, ceux-là, sont des comiques, tous les autres sont des étrangers: Français, Italiens, Espagnols. Débutant sans avoir eu le temps d'apprendre notre langue et n'en pouvant pas s'assimiler l'accent, qui, il est vrai, est très difficile à attraper, ils écorchent le portugais tant et plus, et de cet amalgame de français, d'italien et d'espagnol, faisant contraste au portugais prononcé par les autres artistes du pays, il résulte la plus délicieuse cacophonie qu'on puisse imaginer, la tour de Babel la plus parfaite qui ait jamais existé après celle de la Bible. Le remède à cela? Il n'y en a qu'un seul, celui-là radical : la suppression de nos troupes d'opérette.

Mais à quoi bon l'employer, si nous sommes tellement habitués au mal qu'il ne nous cause plus de douleur? Nous croyons entendre une langue nouvelle qui a une vague ressemblance avec la nôtre, et nous l'acceptons, le sourire aux lèvres. C'est de la résignation, ou je ne m'y connais pas.

Mais, direz-vous, comment se fait-il qu'on engage des artistes étrangers pour chanter en portugais, au lieu de prendre tout simplement les artistes nationaux? Je vais répondre à votre question, et ma réponse vous suffira, je l'espère.

Soit par manque de voix, soit par manque de vocation, soit par toute autre raison, on voit rarement débuter chez nous un artiste brésilien. On en trouve dans le drame ou la comédie, mais dans l'opérette c'est extrêmement rare, et, pour ma part, je ne me rappelle avoir entendu jusqu'ici qu'une seule étoile brésilienne, et encore était-ce une étoile filante. Il y a bien des chanteuses portugaises, qu'il ne faut pas confondre

avec les nôtres, comme on le fait trop souvent en France; mais, hélas! elles n'ont pas de voix. Et puis, dois-je l'avouer, on préfère encore entendre une étrangère écorcher notre langue, à écouter une Portugaise dont l'accent nous semble trop dur. Toujours l'éternelle histoire des Anglais et des Américains du Nord, des Espagnols d'Espagne et des Espagnols de l'Amérique du Sud! Le Portugais passe sa vie à plaisanter le Brésilien sur son accent, et celui-ci le paye de retour avec autant d'acharnement. Quand je suis allé pour la première fois en Portugal, on m'a tellement plaisanté à ce sujet, qu'au bout de trois mois je parlais avec un accent si dur que les Portugais eux-mêmes se trouvaient devancés de plusieurs longueurs. Mais laissons cela, et revenons à nos troupes.

Les plus forts appointements que touchent nos artistes ne vont jamais au delà de 600,000 reis par mois (à peu près 1500 fr.), plus, tous les ans, un bénéfice dont la recette

varie selon la générosité des nombreux admirateurs de l'artiste, et cette clause est devenue un vrai martyr pour les poches des *admirateurs.* Car, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, depuis le machiniste jusqu'au chef d'orchestre, tout le monde veut avoir son bénéfice; ajoutez-y les nombreux bénéfices qu'il y a continuellement pour des caisses de secours, des œuvres de bienfaisance, des veuves infortunées, des officiers en retraite, des aveugles malheureux, des enfants orphelins, sans compter toute la série des pianistes, violonistes, clarinettistes, flûtistes et autres, et vous arriverez sans peine à un total effrayant, dont le résultat est d'épuiser votre bourse, en même temps que votre patience; car on ne laisse pas les billets au bureau du théâtre, ils courraient trop le risque d'y rester; c'est chez vous qu'on vient vous les apporter, et à peine venez-vous d'accepter un fauteuil, que déjà un autre arrive pour vous offrir une loge.

Mon Dieu! je ne veux pas trop médire des bénéfices des artistes : la plupart du temps ils en ont bien besoin, leurs directeurs oubliant pendant des mois de régler leurs appointements, si toutefois ils les règlent. Ils ont la mémoire si courte!

Ceci m'oblige à dire quelques mots des rapports entre nos directeurs et nos artistes.

Pour être directeur de théâtre et constituer une troupe, point n'est besoin chez nous d'avoir de l'argent; au contraire, c'est même une règle trop suivie qu'il faut ne pas en avoir du tout. Ceci tient à ce qu'il n'y a pas une loi au Brésil qui réglemente un théâtre comme une maison de commerce, en lui appliquant le même code qu'à celle-ci; car, en somme, si grand que soit son souci pour l'art, un directeur est avant tout commerçant.

Pour toute garantie, l'artiste n'a que la parole de son *impresario,* ce qui est bien insuffisant; d'aucuns prétendent même que ce n'est rien. Il n'y a pas d'engagement

signé : le directeur promet à l'artiste de lui donner tant par mois, et voilà tout. Pas un lien qui attache l'un à l'autre, pas de responsabilité écrite, rien. Si le directeur ne paye pas, il ne reste à l'artiste qu'à s'en aller du jour au lendemain sans autre forme de procès et, ce qui est pis, sans avoir le droit de lui réclamer quoi que ce soit. Bien souvent il ne part pas, dans l'espoir de recevoir ses appointements... si par hasard, tout est possible, son directeur venait à faire de bonnes recettes. Celui-ci, n'ayant mis aucun fond dans l'entreprise, ne peut, en effet, compter que sur les recettes encaissées pour payer le personnel. Or, elles ne sont pas toujours brillantes, les recettes, et les pièces qui tiennent longtemps l'affiche sont rares chez nous. C'est déjà bien beau quand elles arrivent à la trentième !

Ceci tient un peu à l'interprétation et beaucoup au public lui-même. Voyons comment.

J'ai dit au commencement de ce chapitre

que le Brésilien aime le théâtre. J'ai bien peur de m'être trompé et d'avoir trop généralisé. A Rio, il n'y a, en effet, qu'un cercle fort restreint qui fréquente les spectacles, et il n'est pas assez grand pour remplir plusieurs théâtres à la fois et pendant longtemps. On rencontre toujours le même monde, au cirque comme à l'Opéra, à la comédie comme au drame. Il faut que la pièce plaise réellement pour qu'on y retourne. Il n'y a que quelques assidus qui, ne sachant quoi faire de leur soirée, s'en vont flâner tantôt dans un théâtre, tantôt dans un autre; mais ce n'est pas une clientèle bien sérieuse: ils se contentent de prendre une entrée pour faire un tour dans le jardin, et cette entrée ne coûte que 2 fr. 50 cent. La grande masse du public, commerçants, industriels, ouvriers, ne fréquente le théâtre que le samedi et le dimanche pour se distraire un peu, le goût des spectacles n'étant pas incarné dans le peuple au même degré qu'en France. C'est pour-

quoi nos théâtres ferment toujours un ou deux jours par semaine, le lundi et le vendredi : le public manque.

Deux salles combles par semaine ne sont pas toujours suffisantes pour remplir la caisse continuellement vide du directeur, les théâtres étant petits et les prix des places peu élevés. Un fauteuil (je devrais dire une chaise) coûte 5 fr. et une loge de cinq places 38 fr., les loges se louant toujours entièrement et sans qu'il y ait la moindre augmentation en location. Dans ces conditions, le théâtre peut encaisser 5000 fr., étant comble.

Il faut donc au directeur beaucoup d'intelligence et surtout beaucoup de veine, pour mener sa barque à bon port. Elle est si fragile et si légère, que le moindre écueil la brise en mille morceaux : le lest lui a fait défaut.

C'est naturellement le répertoire français qui défraye presque toujours nos scènes. Aussitôt que les pièces sont publiées et

arrivent chez nous, on les traduit avec plus ou moins de rapidité, selon la hâte du directeur ; on les monte tant bien que mal et on les joue comme on peut. Pas de droits d'auteur, puisqu'il n'existe pas de convention avec la France ni avec les autres pays[1]. Simplement des droits de traducteur, qui sont bien minimes : 25 fr. par acte et par représentation. Cela n'empêche pas de faire fortune pour peu que la pièce plaise et que le traducteur ait de la vogue.

Quant aux pièces d'auteurs brésiliens, elles sont rares. Cependant, on dirait qu'elles tendent à augmenter, car on en a joué dernièrement toute une série. Il ne me plaît pas de juger de leur valeur. Travaillant moi-même pour le théâtre, je ne veux pas être accusé ni de parti pris ni d'une jalousie qui n'entre pas dans mon caractère; quoique les attaques dont j'ai été l'objet me donnent un peu le droit de ne pas être

[1] On vient de faire une loi, garantissant la propriété littéraire. Mais a-t-elle déjà été appliquée?

plus royaliste que le roi. Je puis néanmoins avancer que nos productions ne me semblent point faites pour révolutionner l'art, et je me contente d'enregistrer ici la tentative heureuse d'un de nos auteurs, qui a écrit une comédie d'où les *apartés* et les monologues étaient rigoureusement bannis.

J'ajoute que nos mœurs théâtrales ne sont pas bien encourageantes pour nos auteurs. C'est un métier par trop ingrat que d'écrire une pièce pour de mauvais acteurs, sans que le succès ni le profit matériel viennent récompenser de la peine et des efforts qu'elle a coûtés à son auteur. Les droits sont minimes et trop incertains (les directeurs ne payant pas régulièrement) et le nombre de représentations trop problématique, pour qu'on ait le courage et l'envie de risquer pareille aventure.

Et cependant aucun public, plus que le nôtre, n'est aussi bien disposé pour accepter les réformes, dont on dit que le théâtre a besoin. Nous n'avons pas de traditions,

nous ne connaissons pas ces répugnances à admettre de nouvelles formules, ces obstacles contre des habitudes acquises. Peuple encore jeune, nous acceptons toutes choses, pourvu que nous y trouvions du plaisir. Le jeu d'Antoine ne rencontrerait pas d'objections chez nous. Si l'acteur a du talent, il s'impose aussitôt, et nous l'applaudissons; le goût de la nouveauté est inné en nous. C'est pour cela que des acteurs italiens, d'un mérite incontestable, et qui chez eux n'avaient pu imposer leurs réformes ni vaincre la tradition, ont été applaudis chez nous avec enthousiasme, car ils nous apportaient un jeu vrai et naturel, une diction nette et sans emphase, un souci constant de donner à l'art un grand essor, en le dégageant des sentiers étroits où il se débattait trop longtemps, en lui donnant dans un cadre nouveau de nouvelles forces.

Ce goût de la nouveauté ne va pas cependant au point d'applaudir des tentatives

naturalistes, et j'emploie le mot dans le sens qu'on lui donne aujourd'hui à tort. Sur ce point, je crois que les pièces du Théâtre Libre n'auraient aucun succès chez nous.

Mais, à côté de cette qualité, il y a un défaut qui pourrait bien la gâter. Nous faisons parfois un succès à une pièce, non pas à cause de sa valeur réelle, mais parce qu'un acteur a fait des grimaces ou qu'une actrice a chanté un couplet un peu leste, qu'elle a agrémenté d'un pas de danse un peu lascif. Voilà pourquoi les revues de fin d'année nous plaisent tant : avec des gigues et des chansons lestes, on peut être sûr d'avoir du succès. Aussi en prodigue-t-on à tort et à travers.

« Mais, m'objectera-t-on, à Paris aussi le cas n'est pas rare, et ce défaut-là pourrait bien s'appliquer aux Parisiens. »

A cette objection, je ne peux répondre que par un silence sage. Car pourquoi reprocher à mes compatriotes ce qui est si bien admis à Paris? Ce serait commettre

une injustice dont je me repentirais toute ma vie. J'aime mieux passer outre, et parler de dame censure.

« Comment, vous avez aussi une censure ? »

Eh ! oui, nous en avons aussi une, puisque nous sommes un peuple civilisé, et elle peut se vanter d'avoir donné du fil à retordre. En a-t-elle fait, de ces gaffes formidables qui, à elles seules, mènent un homme à l'immortalité ! On rit encore à Rio de l'aventure qui lui est arrivée avec cette bienheureuse *Mascotte*, quand on l'a jouée pour la première fois en français, et elle est tellement drôle, cette aventure, que ce serait vraiment un crime de ne pas vous la raconter.

Vous savez qu'au second acte de la pièce de Chivot et Duru, la princesse Fiammetta s'évanouit et que pour la faire revenir à elle, Laurent XVII demande des sels et du vinaigre. Or, notre censure, qui se pique d'avoir de l'esprit et qui met de la malice

partout, a cru voir dans le mot *vinaigre* un affreux calembour, qui, d'ailleurs, n'existait que dans son imagination à elle, et de sa patte blanche elle a supprimé le mot. Quand la brochure leur arriva avec les suppressions indiquées par la censure, les artistes firent des efforts inouïs pour comprendre la raison de celle de *vinaigre,* sans naturellement y parvenir. Comment deviner, en effet, que *vinaigre* constitue un mot indécent? Aussi, le jour de la première, l'acteur chargé du rôle de Laurent XVII, croyant sans doute à une erreur, prononça-t-il le mot *vinaigre.* Mais aussitôt messieurs les censeurs se levèrent de leur loge (ils en ont une dans tous les théâtres, même au cirque) et firent suspendre la représentation. Quand on eut la clef de l'énigme, ce fut un rire homérique du haut en bas: tout le monde se tordait, et le lendemain les journaux s'emparèrent de la censure, en la blaguant tellement, qu'elle ne savait plus où se cacher.

Toute censure est fantasque, pour ne pas dire incohérente. Quand elle est de mauvaise humeur, les manuscrits se couvrent de ratures; quand elle est bien disposée, ce qui lui arrive rarement, elle laisse passer les mots les plus grivois. Notre censure n'échappe pas à cette règle.

Elle se compose de trois membres et d'un président qui ne reçoivent pas d'émoluments. On choisit le censeur qui vous semble le plus coulant et, si on est lié avec lui, on lui porte soi-même le manuscrit, qu'il lit, en marquant les observations qui lui plaisent et qu'il porte ensuite à la signature du président : c'est le premier baptême du manuscrit.

Mais ceci n'est pas suffisant. Il faut encore le porter à la police qui le lit à son tour, avant de donner son consentement, et, comme elle se pique aussi de se connaître en littérature, il n'est pas rare que le manuscrit reçoive encore des corrections, en guise de second baptême.

Pourquoi cette deuxième censure? Qu'est-ce que la police, qui, elle aussi, a sa loge dans tous les théâtres, peut bien avoir à faire là dedans? On prétend que son rôle est d'empêcher tout scandale, toute attaque aux bonnes mœurs. Elle a donc le droit de supprimer les phrases qui lui semblent pouvoir provoquer un désordre quelconque et qui contiennent des allusions politiques.

Mais si c'est là son rôle, point n'est besoin de l'autre censure : une est bien suffisante pour faire des bêtises. C'est ce qu'on n'a pas encore compris chez nous, et les deux censures continuent d'exister au grand désespoir de messieurs les traducteurs et de messieurs les auteurs dramatiques. Comme si le public n'était pas un censeur suffisant !





VIII

LES CONCERTS, LES BALS ET LE CARNAVAL

Le théâtre ne constitue pas le seul amusement de Rio. Nous avons encore les concerts, les bals et les courses.

Les concerts sont devenus si nombreux et si fréquents, qu'on ne sait plus où donner de la tête ni où se cacher pour ne pas entendre une dame soupirer une romance ou un monsieur faire chanter son violon. Du reste, la mélomanie est tellement développée chez nous, que dans toutes les maisons, pauvres ou riches, grandes ou petites, on trouve l'instrument honni par M. Reyer. Dans tous les coins, on entend le son d'un

piano, plus ou moins juste, et c'est du matin au soir un perpétuel tapoter de mains sur les touches, qui s'habituent si bien à ce manège constant qu'elles finissent par se mouvoir toutes seules. Et ce sont des polkas, des gigues, des valses, ou bien des airs d'opéra variés, d'anciens morceaux qui traînent partout depuis quarante ans et que les brunes Brésiliennes[1] jouent avec une persévérance inquiétante; c'est un bruit assourdissant qui finit par vous faire détester la musique, surtout celle-là. Et, comme si ce n'était pas assez de cette avalanche formidable de pianos, fabriqués un peu partout et même à Rio, par des facteurs connus et inconnus, il faut encore que dans les cafés un violon, une flûte et une harpe écorchent des morceaux, toujours les mêmes, jusqu'à une heure avancée de la nuit, et que dans les rues retentissent les mélodies endormantes de l'orgue de Bar-

[1] J'ai dit tantôt qu'il y en avait aussi des blondes: ne l'oubliez pas.

barie ou les sons aigus et criards d'une bande de musiciens allemands, qui, depuis un nombre incalculable d'années, viennent, à des jours déterminés et à des heures fixes, faire un vacarme épouvantable avec une ponctualité mathématique et un sang-froid jamais démenti. Et cette musique, s'échappant des pianos, des violons, des flûtes, des harpes et des instruments en cuivre de messieurs les Allemands, fait de la ville de Rio une cacophonie perpétuelle et de ses habitants un vaste hôpital de pauvres infirmes, attaqués d'un mal incurable : la folie musicale.

Le Brésilien est musicien au fond de l'âme, il a beaucoup de facilité pour apprendre et pour composer. Seulement, son éducation musicale laisse encore à désirer. Pour la perfectionner et pour perfectionner son goût, il lui faudrait moins d'entraînement pour la musique légère et plus de passion pour les classiques. Les diverses sociétés qu'on a instituées dans ce sens, et

qui ont disparu avec l'empire, ont donné de bons résultats, en nous initiant aux beautés des grands maîtres, en nous révélant les œuvres de Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, Rubinstein, Saint-Saëns, et bien d'autres encore. Je sais bien qu'on allait à ces concerts classiques moins par goût que par pose, parce que c'était la mode, parce que la princesse, la fille de l'empereur, y allait. Mais cela n'empêche pas que ces concerts n'aient rendu des services réels et épuré le goût. Que n'ont-ils pu obtenir aussi qu'on fît moins de musique, mais qu'on en fît de meilleure!

La manie du concert sévit donc à Rio. Chaque quartier a son club, où tous les mois l'on donne une fête, dont le programme ne varie jamais : c'est toujours un concert suivi d'un bal. La partie chantante est confiée à des amateurs, hommes ou femmes, Rio ne possédant des artistes de chant qu'accidentellement et quand il y a des troupes d'opéra. Dans le nombre de

ces amateurs, on rencontre parfois de vrais talents, des voix chaudes et justes et une réelle connaissance de l'art si difficile du chant. Mais aussi combien de talents négatifs, des voix sans couleur et fausses, d'ignorance et de gaucherie dans la manière de chanter! C'est un supplice que d'entendre un mauvais artiste, mais au moins a-t-on le droit de se venger en le sifflant. Tandis qu'un mauvais amateur, il faut non seulement le supporter, mais encore l'applaudir! Il est vrai qu'en l'applaudissant, on se dit: « Ah ! il a fini ! »

Le programme du concert une fois exécuté, et il est parfois d'une longueur endormante, on danse avec entrain.

La danse constitue, en effet, un de nos plaisirs favoris, dont même la chaleur ne peut pas nous priver. On valse, on valse, on valse jusqu'au matin, et s'il fait trop chaud, on ouvre les fenêtres, et la valse continue. Les demoiselles, toutes rouges, s'éventent avec rage; les garçons s'essuient

le front et, avec un petit éventail en papier, tâchent de se donner un peu d'air. Que la musique retentisse, et les voilà tous repartis. On a chaud rien qu'à les voir danser!

Et ce qui vient augmenter cette chaleur, c'est le bruit assourdissant que fait la musique, car les clubs ont, en général, la malencontreuse idée d'engager, pour jouer des airs de polkas, de valses et de quadrilles, cette bande d'Allemands dont je vous parlais tout à l'heure et qui, dans un espace enfermé et avec leurs énormes instruments de cuivre, font un vacarme à vous rendre sourd pour le reste de vos jours. Ma parole, c'est à se croire encore au temps de l'inquisition!

Ah! ils soufflent avec conviction, ces braves musiciens, et ils boivent avec non moins de conviction des douzaines de bouteilles de bière, que, du reste, ils ont bien méritées! Mais que n'ont-ils pitié d'un pauvre pays qui a toujours vécu en paix avec M. de Bismarck et qui serait disposé à leur

payer le voyage de retour, même en première classe et dans le plus luxueux des bateaux!

Malheureusement, ces gens-là font de trop belles recettes pour se résigner à aller manger de la choucroute chez eux : ils préfèrent encore notre haricot noir. Que Dieu leur pardonne là-haut le mal qu'ils ont fait ici-bas!

Ces clubs, si nombreux qu'ils soient, ne sont cependant pas en nombre suffisant pour contenter tous ceux qui veulent danser. Aussi, sans compter de nombreuses petites sociétés, qui, ne disposant pas d'assez de ressources pour avoir des musiciens allemands, se contentent d'une modeste clarinette et d'un gigantesque ophicléide, il existe encore des sociétés dites carnavalesques, où l'on danse toute l'année avec un entrain endiablé et dont la *cocotte* constitue l'élément indispensable.

Les membres de ces sociétés sont, presque tous, des commis de magasins ou des

garçons coiffeurs, qui dépensent là tout leur gain, non pas en jouant (je crois que le jeu y est interdit), mais en contribuant le plus qu'ils peuvent à l'éclat de leur société dans la période du carnaval.

Le carnaval est, en effet, la plus grande fête chez nous et il entraîne à des dépenses considérables. Nulle part il n'est plus luxueux ni plus brillant qu'à Rio. Certes, je préfère le carnaval de Nice, car là au moins, dans cette cohue universelle, tout le monde s'amuse, les grands seigneurs aussi bien que les gens du peuple; c'est un entrain, une gaîté communicative, un rire général, qui vous entraîne dans le tourbillon général, et cela sans un trouble, sans une dispute, sans un échange de paroles un peu vives. A Rio, cela n'existe pas. Les gens de position ne peuvent pas s'amuser dans les rues, et il est rare qu'un carnaval se passe sans que des rixes sanglantes n'en viennent ternir l'éclat.

Ces rixes ont pour point de départ des

querelles absurdes entre les diverses sociétés carnavalesques, des jalousies concentrées pendant un an et qui se déchaînent à cette époque avec une telle rage, qu'elles dégénèrent, hélas! souvent en un échange de coups de couteau. Et tout cela pour une gloriole d'un jour, pour la sotte vanité de remporter la victoire du luxe et du bon goût, en se couvrant de riches habits et en prodiguant la soie et l'or!

Mais le carnaval de Rio l'emporte sur celui de Nice en ce sens qu'il est plus luxueux et qu'il constitue un spectacle aujourd'hui unique en son genre. Il donne à ceux qui y prennent part, autant de soucis, autant de nuits sans sommeil, que la plus grave affaire d'État, et on s'y prépare avec une solennité aussi grande que celle qui préside aux réceptions officielles.

Un mois avant l'époque si impatiemment attendue, les membres des diverses sociétés carnavalesques se réunissent dans leurs locaux respectifs et y tiennent, toutes les

semaines, des séances secrètes: rien ne transpire au dehors. On voit d'abord de quelle somme on peut disposer; puis on médite les *clous*. Ces *clous* consistent en allusions plus ou moins spirituelles des événements de l'année et en chars allégoriques. On y reproduit les traits des personnalités les plus en vue, on y ridiculise des actes du gouvernement, on y exécute les autorités, et c'est faire preuve d'esprit que de permettre de pareilles licences, d'ailleurs inoffensives. Du reste, les sociétés sont tenues de montrer d'abord à la police leurs chars et de lui dire ce qu'elles ont l'intention d'exhiber, et la police ne s'est pas gênée maintes fois pour détruire ce qui avait été fait, donnant ainsi lieu à des conflits regrettables.

Pour que les autres sociétés rivales ignorent jusqu'au dernier moment les *idées* et les préparatifs, on choisit un local pour tout arranger en cachette et dont l'entrée est rigoureusement interdite aux profanes.

Cette lutte est très amusante, car, bien entendu, les membres des sociétés cherchent à découvrir les *clous* les unes des autres, en employant tous les moyens de corruption. Puis, il y a encore les reporters, qui, voulant informer le lecteur des surprises qu'on lui ménage, tâchent de se faufiler pour récolter un mot par ci, une indiscrétion par là.

Enfin, mardi gras arrive! C'est le grand jour ! Qui décrochera la timbale? Qui remportera la victoire? Le carnaval préoccupe tellement notre imagination, qu'un journal a eu l'idée d'instituer une votation nominale pour savoir quelle société l'emporterait sur l'autre. C'est alors un chassé-croisé de mots échangés, de bruits répandus : on se répète les *on dit*. « On dit que *Os tenentes do diabo* (les lieutenants du diable) se sont ruinés pour déployer un luxe inouï; les costumes sont merveilleux. » « On dit que les chars allégoriques des *Démocrates* (autre nom de société) sont très

réussis, et qu'il y a là beaucoup d'esprit.» «Les *Fenianos* ont les plus jolies femmes et les plus riches costumes,» etc., etc.

Dès midi, les rues par où doivent passer les divers cortèges se remplissent de monde. Aux fenêtres, aux portes des magasins, dans les rédactions des journaux, chez les bijoutiers, dans tous les coins, dans tous les endroits où il y a une place pour voir, c'est une masse compacte de gens se serrant les coudes, se haussant sur la pointe des pieds, des femmes en toilette claire et la mine souriante, des demoiselles en robe blanche, des enfants, des hommes de tous les rangs et de toutes les classes, ministres, diplomates, sénateurs, députés, comtes, barons, commerçants, capitalistes; tout le monde a déserté la maison pour venir, par une chaleur accablante et ayant mangé sur le pouce, jouir du spectacle, qui ne commence qu'à 2 ou 3 heures. Et quand le cortège passe, c'est une joie générale débordant de toutes les poitrines, des cris

d'allégresse, des rires bruyants, des battements de mains, des fleurs jetées à profusion, sur une allusion réussie, sur une femme richement habillée, sur des individus drôlement accoutrés. Et du cortège, on jette des vers, des fleurs, on crie, on prononce des discours fantaisistes, on imite telle ou telle personne, qui de la fenêtre salue avec un sourire son portrait, parfois d'une ressemblance frappante. Et, la nuit venue, les rues s'illuminent de mille feux, le cortège repasse avec des flambeaux, des lampions, des lanternes multicolores, des feux de Bengale; les théâtres, transformés en salles de bal, se remplissent de monde, et c'est jusqu'au matin une danse effrénée, un incessant tourbillon de jambes et de jupons retroussés. Quand le jour se lève à l'horizon et d'un ton blafard vient éclairer l'orgie, à peine finie, le spectacle est navrant: sous les tables, sous les chaises, gisent, étendus par terre, des hommes et des femmes que l'ivresse a jetés là et qui s'endorment avec

la conviction illusoire de s'être bien amusés Bien souvent, au réveil, ils sentent des douleurs aux jambes, aux reins, tous les symptômes de la fièvre jaune qui ne tarde pas à les enlever. Ils ont payé avec la mort le plaisir stupide et bestial d'une nuit d'orgie !

Le lendemain, on se repose : on reste chez soi ou, si l'on est bon catholique, on va a l'église se couvrir de cendres. Le carnaval a pris fin : on est malade, mais au moins on s'est bien amusé. En voilà pour un an.





IX

LES COURSES

La liste des amusements de ma bonne ville de Rio serait incomplète, si je n'y ajoutais un dernier, qui a aujourd'hui une grande importance : les courses. Je suis d'autant plus forcé d'en parler, qu'elles constituent maintenant une passion aussi grande que celle du carnaval, avec cet avantage, ou cet inconvénient, de durer presque toute l'année.

Certes, nous continuons à jouir d'une ville aussi laide et aussi mal pavée qu'il y a vingt ans; nous avons toujours des restaurants épouvantables, des maisons mal

bâties et sans confort; nous continuons à monter les moulins avant de semer le blé; nous avons l'air de ne pas nous apercevoir que, pendant ce temps, le monde marche; et avant de songer au nécessaire, nous voulons avoir le superflu.

C'est pour cela que, depuis quelques années, les courses ont pris chez nous un développement extraordinaire. Aujourd'hui, Rio possède, à lui tout seul, quatre champs de courses, et comme, à ce qu'il paraît, ce n'était pas suffisant, on vient d'en inaugurer un cinquième. Tout ceci, bien entendu, sous prétexte d'améliorer la race chevaline, mais, en réalité, pour satisfaire le vice du jeu, qui, loin de s'éteindre, augmente, hélas! tous les jours.

J'avoue franchement et sans honte qu'en matière de courses, je suis presque un profane; et je ne crains même pas de dire, au risque d'être conspué, qu'il n'y a pour moi aucun plaisir à voir courir des chevaux, et moins encore à mettre mon argent dans les

mains de messieurs les bookmakers ou dans le pari mutuel.

A Rio, j'ai peu fréquenté les courses, et, malgré mon ignorance de ces choses, j'en ai fait le compte rendu, Dieu me pardonne! Mais tout le monde sait que la première qualité d'un journaliste, c'est de parler justement de ce qu'il ignore. Je puis donc vous dire comment les courses se font chez nous, et en donner des détails qui, j'en suis sûr, paraîtront curieux aux nombreux amateurs de ce genre de sport. J'ai, d'ailleurs, un livre qui va m'y aider et un ami qui connaît la chose à fond. Avec ces éléments, je ne crains pas un démenti.

Les courses n'ont lieu chez nous que le dimanche ou les jours de fête, les gens qui les fréquentent appartenant pour la plus grande partie au commerce. Elles commencent à midi pour ne finir qu'à 6 heures, car les intervalles sont trop longs, et c'est une bande militaire qui se charge de les remplir, en jouant les *morceaux les plus choisis de*

son répertoire. Ceci ne prouve pas, d'ailleurs, que ces morceaux soient toujours bons.

Pour aller aux courses, on se sert de deux moyens de locomotion : le tramway et le chemin de fer, car la voiture, je l'ai dit plus haut, est par trop incommode chez nous, grâce au *zèle* de notre municipalité.

Le public vraiment élégant ne fréquente les courses que les jours de grand prix, moins pour voir courir ou pour jouer, que pour exhiber des toilettes neuves et bavarder. C'est tout simplement une question de mode.

Je ne sais pas comment les choses se passent aujourd'hui ; mais il y a encore quatre ans, les messieurs s'amusaient à parier avec les dames, non pas de l'argent, mais un objet quelconque ; en général, c'était une paire de gants, — rien de bien ruineux, comme vous voyez. On faisait aussi des *poules* entre amis. C'était un amusement de bon ton et qui procurait le plaisir de

flirter avec les dames. Mais les mœurs ont tellement changé, il est devenu si distingué d'être mal élevé et grossier, qu'il se peut qu'à présent tout cela soit passé et qu'on joue de l'argent au pari mutuel, le bookmaker n'ayant pu s'acclimater chez nous, — fort heureusement d'ailleurs.

En Angleterre, les propriétaires de chevaux de course sont de très grands seigneurs, possesseurs d'immenses terroirs, employant une parcelle de leur fortune à l'élevage du *pur-sang*; ils font courir par genre, parce que c'est de bon ton, et abandonnent, la plupart du temps, le montant du prix à leur jockey, à leur entraîneur ou aux gens d'écurie. De là la fortune, acquise rapidement et extraordinaire, des jockeys, comme Fred. Archer, ou des entraîneurs, comme Porter, R. Beck, Dawson et autres, fortune qui se chiffre par millions.

Ceux-ci viennent s'ajouter à la liste des grands propriétaires, soit en leur nom propre, soit en association qui les couvre.

Ils réussissent mieux que les précédents, connaissant les trucs du métier et sachant exploiter tous les filons de cette mine d'or.

Autour d'eux s'agitent les petits, qui glanent après la moisson, les joueurs, les bookmakers véreux et les jockeys malhonnêtes. De temps à autre, un gros joueur (*plunger*) ou un jockey, connu et riche, est exécuté pour *la moralité.*

En Angleterre, pour courir ou aller aux courses, il faut être pourvu d'une grande fortune. En dehors d'un certain milieu, on n'est rien.

En France, le sport s'est démocratisé, suivant les goûts ou les usages du pays. Plus de grands seigneurs désintéressés, mais l'éleveur riche, faisant métier de produire des chevaux de course et de faire courir ceux qui ne sont pas vendus, pour défrayer l'entretien onéreux d'un haras.

Les chevaux vendus sont acquis par la haute banque, juive la plupart du temps.

Les éleveurs-propriétaires visent les gros

prix et les empochent, les propriétaires-acheteurs jouent et rentrent ainsi dans leur argent.

A Rio, les propriétaires et les éleveurs sont ou des commerçants ou des *fazendeiros* (propriétaires ruraux). Comme en France, ils font métier de faire courir leurs chevaux, qu'ils achètent en Europe. Ceci ne les empêche pas de produire et de faire une race chevaline nationale. Il y a même déjà des prix pour les chevaux nés au Brésil.

Il n'y a pas chez nous des courses d'obstacles. On en a fait un essai; mais cet essai ayant donné pour résultat des accidents de jockeys, on les a supprimées, sans autre forme de procès. Notre cœur sensible se contente de courses plates, dont le parcours s'élève, je crois, jusqu'à 3500 mètres.

En Angleterre, les champs de course sont tristes, et fréquentés ou par la haute société, qui trouve des lieux spéciaux à elle réservés, ou par les intéressés.

Les autres sont parqués au hasard et, en payant cher même, sont mal placés.

En France, comme à Rio, égalité complète. Ici, pour un louis, tout le monde est admis au pesage; chez nous, il suffit de la moitié. Cependant, il y a une différence, c'est que la presse et les personnalités connues sont admises dans les tribunes des sociétaires.

Le pari mutuel fonctionne de la même façon que celui de Paris, et il a été institué chez nous bien avant que la France l'ait adopté officiellement. (Je tiens à réserver cette gloire à mon pays.)

Il y a encore quelques années, il ne donnait que le gagnant. A présent, on peut prendre aussi le cheval placé. Toutes les fois qu'un même propriétaire fait courir deux ou plusieurs chevaux dans une course, le pari mutuel ne donne que l'écurie. C'est une règle qu'il a adopté fort sagement, car de cette façon on évite des réclamations toujours désagréables.

Quant aux *bookmakers*, voici ce qu'en dit le premier secrétaire du *Jockey-Club* de Rio, dans son rapport de l'année 1889 :

« L'augmentation considérable des *bookmakers*, qui négociaient soit dans l'intérieur des champs de courses, soit dans le centre de la ville, a porté un réel préjudice au pari mutuel, en lui créant une concurrence funeste.

« Afin de diminuer les effets de cette concurrence, cette société et d'autres encore ont fait différentes tentatives et expériences. Ainsi, on a conclu un traité provisoire avec quelques marchands de billets de loterie de cette ville, qui, dans une baraque qu'ils avaient construite dans le champ, vendaient des fractions de poule, en prenant au public 10 % de rémunération pour ce travail, et la société garantissant le payement de ces fractions; mais le public continua de préférer les fractions non garanties, que les *bookmakers* vendaient, ceux-ci ne prenant aucun courtage, parce qu'ils ne couraient

aucune chance de perte, depuis qu'ils avaient adopté comme règle de ne pas satisfaire les payements de paris élevés. Les susdits marchands ne voulurent donc pas renouveler le traité, à moins que la société ne leur payât la commission de 5 °/₀ sur les billets qu'ils auraient vendus, ce qui n'a pas été accepté.

« En présence de pareilles difficultés et considérant qu'il était indispensable de mettre un terme aux abus et au développement de la classe des *bookmakers*, la direction, d'accord avec l'administration du *Derby-Club*, a pris un bureau, où les deux sociétés ont installé une agence, afin de mettre en vente les paris la veille et le jour de leurs courses et de payer les jours suivants les billets qu'on n'aurait pas touchés sur le champ. »

Le premier secrétaire ajoute que, trois mois après, l'agence cessa de fonctionner sur un ordre de la police, qui fit fermer les maisons de *bookmakers* qu'il y avait dans

la ville. Ceux-ci ont protesté devant les tribunaux; mais les tribunaux leur ont donné tort.

Il faut croire qu'ils ont changé d'avis depuis, car je vois, dans les journaux, des annonces de *bookmakers* prévenant le public qu'ils prennent les paris à la cote, des commandes pour le pari mutuel, des paris par *accumulation* et des paris par *combinaisons.*

Tout ceci me semble typique, n'est-ce pas? Mais que penserez-vous quand je vous aurai dit qu'on a fondé à Rio une *Bookmaker-bank*, et une *Sportmen's-bank,* par actions, bien entendu, rien que pour accepter les paris des courses? Je crois que ces banques sont uniques au monde. Si elles font leurs affaires, comment elles fonctionnent, qu'en pensent les sociétés de courses, voilà ce que j'ignore absolument; mais ce qui est incontestable, c'est qu'elles existent. Au moins, ces banques-là ont le mérite de l'originalité, c'est toujours ça. Je ne serais pas

fâché tout de même de savoir combien elles rapportent aux actionnaires.

Il n'y a pas de meilleure argumentation, que celle qui s'appuie sur des chiffres. J'ai dit que les courses ont pris un développement considérable à Rio. Je vais en donner la preuve, en me basant sur le *Jockey-Club*, qui est notre plus ancienne société de courses.

En 1869, date de sa fondation, le *Jockey* ne donna que trois courses; en 1889, il y en eut dix-huit. En 1869, il y avait 83 chevaux inscrits, dont 69 nationaux et 14 étrangers; en 1889, le nombre des chevaux inscrits s'est élevé à 916, dont 368 nationaux et 548 étrangers. Parmi ceux-ci, il y a 217 chevaux français et 317 anglais.

En 1869, le *Jockey* ne donna que 11,000 francs de prix; en 1889, ces prix se sont élevés à la somme de 503,000 fr., ce qui est déjà gentil. Dans l'espace de vingt ans, il y a eu 2,800,000 fr. de prix.

En 1885, le pari mutuel a produit la

somme de 3 millions, dont 308,000 fr. pour la société, qui prélève pour elle 10 °/o, plus les fractions des poules; en 1889, cette somme s'est élevée à 5,400,000 fr., dont 561,000 pour la société.

Le produit net du *Jockey* a été en 1889 de 64,000 fr.

Je crois ces chiffres assez éloquents par eux-mêmes pour se passer de commentaires. Et notez que je n'ai parlé que du *Jockey-Club*. Si on y ajoute les trois autres sociétés, dont l'une, le *Derby*, a distribué l'année dernière 586,000 fr. de prix, on arrive à cette conclusion : qu'au point de vue du sport, Rio laisse peu de chose à désirer.

Est-ce là un bien? Je ne le crois pas. Cette passion pour les courses est la résultante d'un vice trop dangereux : le jeu. Nous avions déjà les loteries, les maisons de jeu clandestines et même la Bourse; à ce qu'il paraît, ce n'était pas assez pour engloutir les appointements des employés de commerce : il a fallu que les courses vinssent

donner plus d'extension au jeu. Si la race chevaline y gagne, la race humaine y perd sûrement. Il est vrai qu'aujourd'hui la mode veut qu'on plaigne plus les animaux que les hommes. C'est peut-être pour cela que les assassins, étant plutôt des brutes, sont traités avec plus d'égards, qu'un pauvre diable qui a volé un morceau de pain pour ne pas crever de faim. Nous avions déjà la Société protectrice des animaux; je ne serais pas étonné de voir bientôt apparaître la *Société protectrice des assassins*. Ce jour-là, les honnêtes gens n'auront qu'à bien se tenir.

Mais me voilà loin de mon sujet. C'est un tour que la plume joue souvent à ceux qui se mêlent d'écrire. Elle glisse trop rapidement sur le papier et vous fait faire des phrases d'un kilomètre qui n'ont rien à voir avec le sujet qu'on traite. C'est ainsi que le pari mutuel m'a amené à parler des assassins. Au diable si l'on peut y découvrir le moindre rapport.

Revenons à mon sujet.

Si l'on est volé sur l'ancien continent, et cela me paraît incontestable, du moins les courses offrent-elles le spectacle d'une régularité parfaite; on peut s'imaginer que *c'est arrivé*. Programme exécuté au pied de la lettre, départs soignés, respect des jockeys, règlements sévères, tout est parfait.

A Rio, rien de cela. Départs désordonnés, incidents de courses, tels qu'un jockey qui serre son camarade, l'empêche de marcher ou le jette à terre, au risque de le tuer, ou bien encore lutte à l'arrivée, non pas entre chevaux, mais entre hommes, à coups de cravache ou de fouet, combats équestres, tout cela sous l'œil indulgent des commissaires.

Après la course, autres scènes de sauvagerie, quand le public, mécontent de voir le cheval sur lequel il avait parié, se rue sur les baraques du pari mutuel, brise tout et demande l'annulation de la course, ce

que les commissaires s'empressent de faire devant cette intimation.

Tout, du reste, s'y passe à la bonne franquette. Ainsi, une journée de courses est annoncée et le programme établi et publié. Le jour fixé, il fait un temps déplorable; en France ou en Angleterre, on courrait tout de même; à Rio, on remet la course à un autre jour.

Une course réunit vingt engagements. En France, on dirait : « Belle course ! Ce sera intéressant, surtout de voir A B C aux prises. » Chez moi, on trouve le nombre trop grand et on divise le prix en deux, les chevaux pairs courant ensemble et les impairs formant une autre course. D'où il peut arriver que A B C soient ensemble, à la grande joie de D qui n'avait aucune chance et qui va gagner, ainsi débarrassé de A B et C qui s'éreinteront entre eux.

Ou bien A B et C restent, tandis que A a la veine de rester seul. C'est de la loterie, ce n'est plus du sport.

A cela, nos propriétaires répondent, car c'est étonnant comme on trouve réponse à tout :

« Le public a-t-il le droit de se plaindre? Non, car il a deux courses au lieu d'une. Le propriétaire en a-t-il le droit? Non, car il a deux prix, et s'il rencontre les chevaux qu'il croit dangereux, il a du moins l'avantage d'en avoir la moitié à battre, surtout s'il a la chance de tomber sur un lot de chevaux inférieurs. »

On peut objecter à cette argumentation un peu enfantine que le public, qui est venu voir une lutte de *vingt* chevaux, a le droit d'être mécontent de n'en voir que *dix*, surtout si la division porte sur ceux qu'il voulait juger, luttant ensemble. C'est comme si un soir vous êtes sorti pour aller voir jouer *le Marquis de Villemer*, et qu'on vous donne à la place *La Bûcheronne*.

Le propriétaire aussi a le droit d'être mécontent, car il peut *essayer* un cheval pour voir comment il se comporte vis-à-vis

de tel ou tel, de façon à être certain de gagner, quand il ne se trouvera qu'avec tel ou tel. Et on lui supprime les moyens.

Voilà comment se font les courses chez nous.





X

VILLÉGIATURE D'ÉTÉ : PÉTROPOLIS.

Quand on parle de Rio de Janeiro, on ne manque jamais de citer Pétropolis. Je commettrais donc un crime impardonnable en le passant sous silence.

Mais comme, en jetant sur le papier ces impressions sur mon pays, l'idée ne m'est jamais venue un seul instant d'ajouter un volume à la collection Bædecker, on me permettra de ne parler de Pétropolis qu'à un point de vue tout spécial, c'est-à-dire comme lieu de villégiature de notre société. Je ne vais pas vous énumérer les promenades ni vous indiquer le moyen de les

faire; je ne vais pas vous dire qu'en tel endroit il y a un monument et en tel autre une chute d'eau. Je vais tout simplement vous apprendre où et comment nous passons les mois de chaleur, qui, à Rio, l'emportent, hélas! sur les mois de *fraîcheur*. J'essaye, autant que mes forces me le permettent, de peindre des mœurs et non pas d'écrire un livre à l'usage des touristes.

Aussitôt que la chaleur commence à devenir agaçante, vers la fin de novembre, on quitte la ville pour aller respirer un air frais ailleurs. On n'a que l'embarras du choix, car les environs ne manquent pas. Seulement, on ne se donne même pas la peine de choisir : on part directement pour Pétropolis.

D'où vient cette préférence? Pourquoi va-t-on justement dans cet endroit-là plutôt que dans un autre? Petropolis a-t-il quelque chose d'extraordinaire?

Mon Dieu! non. Pétropolis est plutôt insalubre. Il n'est pas rare qu'on y attrape

une bonne fièvre paludéenne, comme il n'est pas rare non plus d'y voir tomber la pluie huit jours sur dix. Sans compter que, pour s'y rendre, on passe par une série de fluctuations de température qui n'ont rien de bien sain pour le corps.

Alors quoi?

Question de mode, rien de plus.

En France, un certain monde se croit obligé d'aller passer la saison des courses à Trouville et la saison d'hiver à Nice. A Rio, on se croirait déshonoré si on ne passait pas l'été à Pétropolis. Le monde est si bête et la mode si exigeante!

C'est la cour impériale qui a donné de l'importance à cette ancienne colonie d'Allemands, bâtie sur une montagne, à deux heures de la capitale. Tous les ans, l'empereur y allait passer quatre mois, et naturellement ses sujets faisaient comme lui, ses sujets qui en avaient le moyen, bien entendu; car, pour les autres, ils restaient, et ils restent encore à Rio, travaillant sous

n'importe quel temps. La République, qui a changé tant de choses et qui, du train dont elle va, en changera bien d'autres, n'a pu cependant changer les conditions des travailleurs pour leur permettre d'aller, eux aussi, passer leur été à Pétropolis. Il est vrai que les ministres républicains y vont et comme, à ce qu'il paraît du moins, ils représentent la nation, celle-ci aurait bien mauvais caractère, si elle n'était pas contente.

Ce sont les pauvres maris qui ne le sont pas. Pétropolis représente, en effet, pour eux, non seulement un surcroît de dépenses, la vie y étant fort chère, mais un surcroît de corvée. Si leurs femmes et leurs enfants s'y reposent, eux, au contraire, se fatiguent bien plus. Obligés de descendre tous les jours à Rio pour leurs affaires, ils se lèvent à 6 heures du matin pour arriver au bureau à 9 heures, après avoir déjeuné tant bien que mal, plutôt mal que bien, sur le bateau.

Par une chaleur accablante, les voilà qui travaillent jusqu'à 4 heures. Ils reprennent alors le bateau, la sueur au front, pour arriver chez eux à l'heure du dîner.

Et ce n'est pas tout. S'il y a, le soir, bal ou concert, il faut qu'ils y mènent leur famille. A minuit, si leur femme les laisse tranquilles, ils s'endorment profondément, pour recommencer le lendemain la même vie, et cela pendant quatre longs mois. Quoi d'étonnant de les voir tomber malades?

Certes, le mariage est une institution utile. S'il a ses désagréments, — et il en a, — il possède aussi ses avantages. Loin de moi la pensée d'en dire du mal. Mais je ne comprends, moi, cette institution-là que quand on a des rentes. C'est un métier trop dur, que de se démener comme un diable, pour que votre femme puisse passer l'été à la campagne.

Après tout, j'ai peut-être tort de plaindre les maris des Brésiliennes, car ils aiment

encore mieux passer l'été à Pétropolis que rester à Rio. Ils n'en jouissent pas, c'est vrai, excepté le dimanche; mais ils trouvent délicieux de pouvoir dormir tranquillement, sans être incommodés par la chaleur, car, dans ma bonne ville natale, les nuits sont parfois plus chaudes que les journées, en été, cela va sans dire.

Ce déplacement quotidien, auquel sont astreints tous ceux qui ne vivent pas de leurs rentes, est certainement fort désagréable, quoi qu'on en dise. Mais est-il plus agréable de rester à Pétropolis? S'y amuse-t-on? J'en doute.

Le matin, on se promène, soit à pied, soit en voiture, soit à cheval. A 11 heures, déjeuner. Puis, on fait la sieste ou autre chose. A 4 heures, nouvelle promenade jusqu'à l'heure de l'arrivée du train de Rio. Après dîner, on va au bal ou au concert, ou bien l'on reste chez soi.

Et voilà la vie que l'on mène à Pétropolis!

Du temps de l'empire, la cour donnait à ce lieu de villégiature un certain éclat. La princesse, très éprise de bonne musique, organisait souvent des concerts, où l'on rencontrait tout le *high-life* de la capitale. Il y avait aussi des bals auxquels assistait la famille impériale. Dans la journée, on rencontrait l'empereur faisant sa promenade à pied. Il s'arrêtait pour causer, mettant à l'aise tous ceux qui l'approchaient, par la simplicité de ses manières, par son esprit enjoué et par sa bonté jamais démentie. Certes, il se trouvait des gens pour lui reprocher de ne jamais quitter son habit noir, qu'il portait même dans ses promenades à pied; on disait qu'il était trop démocrate, trop sans façons, et qu'il s'occupait plus de langues mortes que de son État; mais il y a des gens qui ne sont jamais contents. Ce n'est pas avec la liste civile qu'on lui faisait, ce n'est pas avec les pensions et les aumônes qu'il prodiguait, que Dom Pedro aurait pu mener une existence

fastueuse, qui, d'ailleurs, n'était pas dans son caractère. Et l'eût-il fait, il se serait trouvé encore des gens pour dire qu'il gaspillait l'argent de ses sujets. Je préférerais aller vivre dans le désert, que de gouverner les hommes.

Aujourd'hui, Pétropolis n'a plus de cour; on n'y voit plus la tête douce et sympathique du vieil empereur. On l'a chassé de son pays comme un criminel, lui, le plus grand patriote et le plus honnête homme du Brésil.

Pétropolis sera-t-il délaissé pour cela? Ira-t-on ailleurs? Je ne le crois pas. Est-ce qu'on se rappelle seulement à présent que l'empire a existé? Est-ce que tout le monde n'est pas devenu républicain? Est-ce que les anciens ministres, les sénateurs, les députés, les nobles, ceux qui devaient position, titres, faveurs à l'empereur, est-ce que tous ces gens-là n'ont pas accepté la nouvelle forme de gouvernement?

Pétropolis restera ce qu'il était. Au lieu

d'un empereur, ce sera un président de la République qui ira y passer l'été, voilà tout. A moins toutefois que le président ne soit trop farouche républicain, pour séjourner dans un endroit que la cour impériale avait mis à la mode; auquel cas il choisirait un autre séjour, et tout le monde l'y suivrait, n'en doutez pas!

Ah! les jolis moutons de Panurge!





XI

LA FAZENDA.

Ah ! que je voudrais être poète ! Que je voudrais être peintre ! . . . C'est peut-être demander trop de choses à la fois ; mais ne voyons-nous pas aujourd'hui des littérateurs peindre des tableaux, et des musiciens rimer de belles strophes lyriques ?

Ce n'est pas pour faire une exposition, que j'aurais voulu être peintre ; ce n'est pas non plus pour réciter dans les salons que j'aurais souhaité de pouvoir aligner des vers.

Poète et peintre, j'aurais pu vous donner une idée de l'intérieur du Brésil, j'aurais

décrit ces merveilles sans nombre qu'on y rencontre à chaque pas.

Mais à quoi bon perdre son temps à se plaindre ? Je n'ai que ma prose pour peindre des tableaux et décrire des images poétiques, et Dieu sait si elle fait des croûtes, modestie à part !

Le mieux c'est encore de mettre de côté les palettes et les rimes, et d'écrire tout bêtement, comme je l'ai fait jusqu'ici. Je vais donc vous mener d'une traite à la *Fazenda*, sans m'attarder à vous décrire les beautés du pays.

La *Fazenda* c'est la grande propriété rurale, la ferme, le château, avec son corps de logis, ses dépendances, ses étables, son jardin, son potager et surtout ses champs immenses, où l'on cultive le café, la canne à sucre et le maïs.

La *Fazenda* constitue une des curiosités du Brésil, et c'est là qu'on peut surprendre et saisir sur le vif la candeur de nos mœurs, qui, sans être d'une simplicité patriarcale,

ne sont pas raffinées non plus, le laisser-aller de notre vie, l'affabilité de nos manières, en somme tout un ensemble de détails typiques, qu'on ne trouve pas à Rio.

Il n'est pas toujours facile d'arriver jusqu'à une *Fazenda.*

En France, quand on est invité dans un château, on trouve à la gare une voiture confortable, qui nous mène à destination par une bonne route, soigneusement entretenue.

Au Brésil, les bonnes routes n'existent pas. Ce sont, en général, des chemins impossibles, étroits, pleins d'ornières et offrant des hauts et des bas, qui font de votre corps une malheureuse balançoire. Quant à la voiture confortable, c'est simplement un *troll,* traîné par des mulets.

Ne cherchez pas le mot *troll* dans le dictionnaire de l'Académie : vous ne l'y trouveriez pas. D'ailleurs, il n'existe pas non plus dans le dictionnaire portugais, car c'est un mot nord-américain, le *troll* étant une

voiture américaine semblable à celles que vous rencontrez au Bois. C'est une planche sur quatre roues, et d'où toute espèce de ressorts est rigoureusement bannie.

C'est sur ce véhicule primitif, mais indispensable, que l'on vous traîne, depuis la gare jusqu'à la *Fazenda*, quelquefois pendant quatre heures consécutives. A chaque instant, le *troll*, obéissant aux caprices vertigineux de la route, prend une position horizontale, inquiétante pour l'équilibre de votre corps; et, après avoir franchi des crevasses, des ornières, des obstacles de toutes sortes, et traversé de vraies rivières avec de la vraie eau, après avoir transformé votre personne en un pâté de chairs molles, qui ballottent de droite à gauche et de gauche à droite, il vous dépose devant la maison principale, fatigué, rompu, moulu, dans un état de complet abrutissement.

On peut, il est vrai, éviter une partie de ces désagréments, en faisant la route à cheval; mais alors le soleil chauffe votre corps

à un tel degré, qu'il le transforme en un *beafsteak* cuit sur le gril.

Il y a la ressource du parasol... Cependant, pour peu que la monture fasse un écart, voilà le parasol par terre. Il faut alors arrêter le cheval, descendre, tenir la monture par la bride, revenir en arrière, ramasser le parasol, le fermer, remonter à cheval, rouvrir le parasol et se remettre en marche; et dame! s'il faut recommencer ce long manége tous les quarts d'heure, vous arrivez à destination le lendemain matin, à moins que vous ne restiez en route, ce qui peut très-bien arriver.

Si la vie qu'on mène à la *Fazenda* manque de variété, en revanche elle vous donne une liberté complète d'allures. On n'a pas besoin de changer trois fois par jour de toilette ni de se mettre en habit pour dîner. On s'habille comme on veut et on fait ce qu'on veut. A six heures du matin, tout le monde est debout, on va respirer l'air jusqu'à neuf heures, heure du déjeûner; puis on fait la sieste, on

va voir les plantations de café, surveiller les colons, se promener à cheval, et à quatre heures, on dîne. Après on se promène encore, on prend le thé à huit heures, et à dix heures tout le monde est couché. Ce n'est pas très-gai, je l'avoue; mais cela fait joliment du bien à la santé.

Du temps de l'esclavage, on assistait à des spectacles bien curieux. Matin et soir, avant et après le travail quotidien, les nègres venaient tous se ranger dans la cour, répondaient à l'appel, puis faisaient une courte prière et souhaitaient le bonjour et le bonsoir à leur seigneur. Le dimanche, ils avaient la permission de danser et de chanter, et c'était très-intéressant de les voir.

Je m'étonne qu'aucun *impresario* n'ait songé à amener à l'exposition de 1889 des nègres et des mulâtres du Brésil. On aurait vu une danse autrement gracieuse et variée que la fameuse danse du ventre, qui a pénétré jusque dans les salons mondains, malgré, ou plutôt à cause de sa lasciveté. Ah!

j'aurais donné tout ce que je possède (soyez tranquille, ce n'est pas beaucoup), pour voir une Parisienne esquisser le pas brésilien ! Du coup, la danse du ventre aurait été mise de côté avec mépris. S'il y a une Parisienne, de Paris ou des environs, peu importe, qui veuille apprendre ce pas pour corser ses soirées, je me tiens à sa disposition, gratis bien entendu, car je ne fais pas encore le métier de professeur de *fadinho* (c'est le nom de la danse).

Mais je m'égare . . . Laissez-moi relire depuis le commencement, pour que je puisse rattraper le fil de mon discours.

C'est fait.

Les anciennes mœurs n'ont pas disparu avec l'esclavage. Aujourd'hui encore, on conserve l'habitude (qui d'ailleurs nous est venue du Portugal, avec d'autres choses), de mettre sur la table tous les plats et d'avoir pour domestiques cinq ou six nègres, qui servent pieds nus et sans gilet. A Rio, comme je l'ai dit plus haut, cette habitude

a presque disparu; mais ce qu'on se rattrape à la campagne!...

Par exemple, il faut avoir toujours soin de mettre une vingtaine de couverts, même si vous n'êtes que six, car il peut vous arriver à l'improviste toute une caravane d'*amis*, hommes, femmes, enfants, avec leurs domestiques, leurs voitures et leurs chevaux. Ils viennent simplement vous rendre visite, passer la journée avec vous... et ils restent huit jours et même davantage. Il n'est pas rare de voir un malheureux *fazendeiro* avoir chez lui jusqu'à quarante personnes, dont il ne connaît pas la moitié, car, c'est encore un trait de nos mœurs, nous ne nous gênons pas pour amener nos amis chez nos *amis*. On loge et on nourrit ainsi, non-seulement ses parents et ses amis, mais encore les parents de vos parents et les amis de vos amis, et quelquefois les parents des parents de vos parents, et les amis des amis de vos amis. Que voulez-vous, le Brésilien est si hospitalier!...

Et on parle encore des Écossais !

A la *Fazenda*, on est toujours préparé à ces surprises, souvent peu agréables. On a, chez soi, des bœufs, des porcs, des poules, des canards, des légumes, des fruits, en somme ce qu'il faut pour nourrir même un bataillon. Mais, à Rio? Car la même chose peut vous arriver dans votre maison de ville, au moment de vous mettre à table. Je crois inutile d'en dire davantage: toutes les maîtresses de maison me comprendront.

Il se peut que tout ceci vienne à changer. Depuis l'abolition de l'esclavage, la grande agriculture a diminué au profit de la petite, et je crois que tous les jours la vie qu'on menait autrefois à la *Fazenda* se transforme peu à peu. Avec elle disparaîtra tout un côté typique de nos mœurs que les étrangers appréciaient beaucoup.

Je suis disposé à ne pas m'en plaindre, pourvu que cette disparition coïncide avec celle des mauvaises routes et des *trolls*.



XII

CONCLUSION.

Me voici arrivé au terme de ce petit ouvrage, où j'ai mis une franchise un peu rude peut-être, mais sans l'ombre de parti pris. Je voudrais conclure.

Qu'on me permette d'abord d'expliquer pourquoi j'ai donné à ces notes un titre aussi vaste et qui, pris dans son acception propre, s'étendrait à tout le Brésil et ne s'appliquerait pas seulement à la ville de Rio de Janeiro. Sans cette explication qui, pour moi du moins, est indispensable, je ne saurais tirer une conclusion de tout ce qui précède.

Je n'ai pas eu la prétention d'écrire un ouvrage savant; j'ajouterai même que je n'aurais pas pu le faire. Mon seul but, très modeste d'ailleurs, a été de donner un léger croquis de nos mœurs et de notre état de civilisation. Pour cela, il m'a semblé que je ne saurais mieux y arriver qu'en choisissant la capitale du Brésil et en essayant de décrire ce qui s'y passe, la capitale d'un pays résumant toujours le progrès du pays tout entier. Elle est, en effet, le foyer où chaque chose vient aboutir. C'est là que se concentre, pour ainsi dire, la vie intellectuelle et matérielle de toutes les autres villes, moins importantes qu'elle. J'ai donc pensé qu'une description de Rio de Janeiro donnerait au lecteur une idée suffisante de ce que nous sommes et de ce que nous valons.

A cela on ne manquera pas de m'objecter que les provinces... pardon! que les États du Nord diffèrent en bien des points de ceux du Sud. Par exemple, les Paulistes, qui sont des gens actifs et très entrepre-

nants, saisiront la balle au bond et me reprocheront de ne pas avoir parlé de Saint-Paul qui, selon eux, est plus avancé que Rio de Janeiro.

J'avoue que les Paulistes ont raison, jusqu'à un certain point. Ils sont très intelligents et très artistes. Ils sont même arrivés à avoir une ville mieux pavée et plus régulière que la capitale du Brésil, et il y a dans leurs maisons du style et de l'architecture, deux choses qu'on trouve rarement à Rio. Mais ils ont beau dire et beau faire; c'est encore la capitale qui tient le premier rang, ce qui, d'ailleurs, n'a rien que de raisonnable.

Et puis, encore un coup, je n'ai pas écrit un ouvrage aux allures savantes. Il n'entrait pas dans mon plan de décrire toutes les villes de mon pays. Cela m'aurait entraîné trop loin.

En me bornant à parler de Rio, j'ai la conviction d'avoir atteint mon but, car notre capitale, je le répète, est le miroir

exact de nos mœurs et de notre progrès, aussi bien au point de vue intellectuel que moral.

Qu'on me permette maintenant de conclure.

Des pages qui précèdent, un fait se dégage, net et précis : la nécessité absolue d'aller de l'avant aussi rapidement que le permettent nos forces. Dans un siècle de vapeur et d'électricité, dans un siècle où les conditions de la vie changent chaque jour, un pays, plein de vigueur juvénile et extrêmement riche comme le nôtre, a le devoir de suivre le progrès. Ne perdons pas le temps en paroles; secouons un peu notre inertie, et puisque nous avons une république, qu'elle nous serve au moins à quelque chose d'utile. Craignon toutefois d'aller trop vite en besogne, car en tout l'excès est un défaut. Tâchons, en voulant éviter un écueil, de ne pas tomber dans un autre plus dangereux. Que l'exemple de nos voisins les Argentins nous serve de leçon !

Si je parle ainsi, si j'ai l'air de faire de la morale, moi qui ai tant besoin qu'on m'en fasse, c'est que dans ces derniers mois nous assistons à un spectacle qui donne à réfléchir, même à ceux qui n'en ont pas l'habitude. Rio est, en effet, devenu une vaste maison de jeu, où l'argent semble sortir de terre par enchantement. Tout le monde y veut s'enrichir en un jour. Partout l'on crée de nouvelles banques, de nouvelles compagnies. On met tout en actions, on ne lance des affaires que sur une très large échelle. On monte une compagnie pour fabriquer des chaussures, une autre pour faire des chapeaux, une autre pour l'élevage des chevaux de course, une autre pour emballer des marchandises; on crée une *Compagnie de comestibles*, sur le modèle de la maison Potin; et tout cela avec des capitaux formidables. Et le plus étonnant c'est que toutes les actions se trouvent souscrites du jour au lendemain!

Est-il donc possible qu'en si peu de mois

la circulation du papier-monnaie ait augmenté au Brésil de si prodigieuse façon, qu'il se trouve de l'argent pour créer ces compagnies et ces banques qui surgissent chaque jour? Je ne le crois pas.

Certes, la circulation a augmenté, mais pas assez pour permettre cette avalanche de compagnies. La vérité est que tout ce progrès est plus apparent que réel. On souscrit les actions, il est vrai, mais c'est pour les revendre aussitôt à la Bourse : c'est une spéculation. On joue, on joue, on joue... Cependant, à la fin, il faudra bien payer, il faudra rentrer avec l'argent, car ce n'est pas avec des mots qu'on fonde une compagnie, et j'ai bien peur que, le jour de l'échéance, tout ceci ne se traduise par un crac épouvantable. Dieu veuille que je me trompe!

Mais le Brésil ne sera pas perdu pour cela. J'ai même espoir que cette fièvre du jeu finira par se calmer et que tout rentrera dans l'ordre. Nous sommes un peuple jeune

nous possédons un territoire immense, très fertile et très riche, nous avons tout ce qu'il faut pour réussir : nous réussirons.

L'avenir du Brésil est assuré, quoique nous soyons en république.

Pour moi, je reste ce que j'ai toujours été : un monarchiste convaincu. Je n'ai jamais rien demandé à mon vieil empereur, et je n'ai eu l'honneur de lui parler qu'une seule fois dans ma vie. J'aurais pu fréquenter son palais, qui était ouvert à tout le monde; j'ai préféré m'en abstenir, ayant toujours eu pour principe de garder ma liberté d'action. En chassant Dom Pedro de notre pays, nous avons commis la plus grande des injustices et infligé gratuitement la plus cruelle des injures à un honnête homme et à un ardent patriote.

Mais si je suis monarchiste, si je suis un admirateur fidèle et respectueux de Dom Pedro, je ne me range pas pour cela à côté de ceux qui perdent leur temps en de vaines lamentations.

La forme d'un gouvernement importe peu. L'essentiel c'est que ceux qui sont à sa tête soient honnêtes. Mes compatriotes ont voulu la république : ils l'ont, et je ne les critique pas. Ils sont persuadés que cette forme de gouvernement placera le Brésil dans une voie de progrès rapide; tant mieux. Quoi qu'on dise et quoi qu'on pense, j'aime mon pays. Je souhaite donc que la République nous donne ce qui nous manque; je souhaite qu'elle nous rende un peuple fort et prospère; je souhaite enfin qu'elle nous place au premier rang des nations civilisées.

Il est temps!



TABLE DES MATIÈRES



STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. FISCHBACH. — 2843

LIBRAIRIE FISCHBACHER, 33, rue de Seine, PARIS

EXTRAIT DU CATALOGUE

Azéline. *Carnet d'un touriste.* 1 vol. in-12 .... 3 50
— *Récits d'un montagnard.* Alpes et Jura. 1 vol. in-12 .... 3 50
— *Souvenirs d'un Alpiniste.* 1 volume in-12 .... 3 fr.
Baumgartner (H.). *Les dangers des ascensions.* In-12 .... 1 50
Berthoud (Fritz). *Un Hiver au soleil.* Croquis de voyage en Italie. 1 volume in-12 .... 4 50
Bost (J.-A.). *Souvenirs d'Orient.* — Damas, Jérusalem, Le Caire. 1 vol. in-8° .... 4 fr.
Branda (Paul). *Autour du monde.* 1 vol. in-12 .... 3 50
— *Lettres d'un marin.* 1 vol. in-12 .... 3 50
— *Les trois caps.* Journal de bord. 1 vol. in-12 .... 3 50
— *En mer.* 1 vol. in-12 .... 1 fr.
— *Mers de l'Inde.* 1 vol. in-12 .... 2 fr.
— *Mers de Chine.* 1 vol. in-12 .... 2 fr.
— *Un jour à Monaco.* 1 vol. in-18 .... 1 fr.
— *A Barcelone.* 1 vol. in-18 .... 1 fr.
— *Ça et là.* — *Cochinchine et Cambodge.* 1 vol. in-12 .... 3 50
— *Le Haut-Mékong* ou *le Laos ouvert.* 1 vol. in-8° avec carte .... 2 fr.
Castelar (Emilio). *L'art, la religion et la nature en Italie.* 2 vol. in-12 .... 7 fr.
Claparède (A. de). *Au Japon.* Notes et souvenirs. 1 vol. in-12 .... 4 fr.
— *Champéry, le val d'Illiez et Morgins.* — 1 vol. in-12 .... 3 50
Comettant (Oscar). *Au Pays des Kangourous et des Mines d'or.* 1 volume in-12 .... 3 50
Coquerel (Ath.). *La Galilée.* Feuillets détachés d'un carnet de voyage. 1 vol. in-12 .... 2 fr.
Coquerel (Ch.). *Lettres d'un marin à sa famille.* 1 vol. in-12 .... 3 50
Durier (Ch.). *Le Mont-Blanc*, 3e édition. 1 vol. in-12, avec 1 carte. *Ouvrage couronné par l'Académie* 3 50
— *Histoire du Mont-Blanc.* Conférences. 1 vol. in-12 .... 1 50
Duvillard (M.). *Esquisses italiennes.* 1 vol. in-12 .... 3 50
Eschenauer (A.). *L'Espagne.* — Impressions et souvenirs. 1880-1881. 1 vol. in-12 .... 3 50
Ferrand (X.). *Autour du Pelvoux.* 1 vol. gr. in-8° 2 50
Ferrand (X.). *Promenades autour du Mont-Blanc.* In-8° 1 50
Gellion-Danglar (Eugène). *Lettres sur l'Égypte contemporaine.* 1 vol. in-12 .... 3 50
Grin (F.). *Charles Gordon.* — Un héros. Avec cartes et grav. 1 vol. in-12 .... 3 50
Imbert (H.). *Quatre Mois au Sahel.* — Lettres et notes algériennes. 1 vol. in-12 .... 3 50
Meunier (Mme Hippolyte). *Entretiens familiers sur la géographie de la France.* 1 vol. in-12, avec 14 cartes hors texte, tirées en couleur, dessinées par J. Hansen, et de nombreuses gravures. 1 vol. in-12 .... 2 fr.
Meylan (A.). *A travers les Espagnes.* 1 vol. in-12 .... 3 fr.
— *A travers l'Herzégovine.* 1 vol. in-12. .... 3 fr.
— *A travers les Russies.* 1 vol. in-12 .... 3 fr.
— *A travers l'Italie.* 1 vol. in-12 .... 3 50
Moltke (Maréchal de). *Lettres sur l'Orient*, traduites de l'allemand par Alfred Marchand. 1 vol. in-12 .... 3 50
Pressensé (E. de). *Le pays de l'Évangile.* — Notes d'un voyage en Orient. 1 vol. in-12, avec une carte .... 3 fr.
Puaux (Frank). *Les Bassoutos.* In-8°. .... 1 fr.
Réveillaud (Eug.). *Une excursion au Sahara algérien et tunisien.* 1 volume in-12 .... 3 fr.
Ruhierre (X. Henri). *Géographie militaire de l'Empire d'Allemagne*, traduit de l'allemand. 1 vol. in-12 .... 3 50
Saussure (H. B. de). *Voyages dans les Alpes.* Partie pittoresque, 4e édition. 1 vol. in-12 .... 3 50
Voulot (F.). *Les Vosges avant l'histoire.* — Étude sur les traditions, les institutions, les usages, les idiomes, les armes, les ustensiles, les habitations, les cultes, les types de race des habitants primitifs de ces montagnes. Résumé de leurs travaux découverts, décrits, dessinés et gravés par l'auteur. 1 vol. in-fol., avec planches .... 60 fr.
Vulliet (A.). *Scènes et aventures de voyage.* 5 vol. in-12 .... 6 fr.
Zsigmondy (E.). *Les dangers dans la montagne.* — Indications pratiques pour les ascensionistes. 1 v. in-8°. 6 fr.

Strasbourg, typ. G. Fischbach. — 2843.




3 2044 014 722 656


WIDENER
MAY
CANCELLED



